



Littérature québécoise Page D3
Essais Page D4
Grille télé du week-end Page D7



Peindre à Montréal Page D8
Formes Page D10

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 AVRIL 1996

Richard Ford, explorateur de la contingence

Des propos, et le dernier roman, du lauréat du prix Pulitzer de littérature et du PEN/Faulkner 1996

SYLVIANE TRAMIER
LE DEVOIR

Il y a dans la vie des circonstances fortuites qui donnent des idées. Quand on est né à Jackson, au Mississippi, par exemple, et qu'on a passé sa jeunesse à quelques pâtés de maisons de la grande dame de la littérature américaine Eudora Welty, alors, être écrivain devient concevable. C'est peut-être ce voisinage qui a inspiré, de manière subliminale, la vocation de Richard Ford. «Je ne la fréquentais et ne la connaissais pas non plus. Mais avoir vécu dans la même rue qu'elle a, je crois, suscité mon désir d'écrire», disait-il lors d'une interview en octobre dernier, à l'occasion de son passage à Montréal.

Son dernier roman, publié exactement le 4 juillet dernier aux États-Unis dans sa version originale *Independence Day* et qui vient de paraître en français sous le titre *Indépendance*, a remporté la semaine dernière le prix Pulitzer de littérature et cette semaine le prix PEN/Faulkner 1996. C'est la première fois qu'un auteur obtient les deux récompenses la même année. «Meilleur écrivain américain de sa génération», ont dit de lui des critiques. «Ca leur passera!», rigole Richard Ford, qui n'aime pas les superlatifs et préfère qu'on le trouve tout simplement «bon».

Avec *Indépendance*, il nous offre son œuvre la plus accomplie, celle d'un écrivain dans la plénitude de ses moyens. On y retrouve Frank Bascombe, le héros d'*Un week-end dans le Michigan*, ex-journaliste sportif reconverti dix ans plus tard dans l'immobilier dans une petite ville du New Jersey, essayant tant bien que mal de se remettre d'un divorce mal vécu et du remariage de son épouse («Il n'est pas toujours aisé de comprendre le choix de votre ex-épouse quand elle se remarie, à moins que ce soit avec vous», rumine-t-il), caressant le vague espoir de se remarier avec elle, accablé du désarroi dans lequel les intermittences du cœur et la précarité de l'existence plongent les quadragénaires. Sa liaison avec sa nouvelle «belle amie» bat de l'aide, ses clients, à la recherche de la demeure de leurs rêves, se laissent traîner de mauvaise grâce dans des visites de maisons à vendre, en ressortent frustrés et lui cassent les pieds.

Jour de l'indépendance

L'action du roman se déroule au cours d'un seul week-end, celui de la fête de l'indépendance, le 4 juillet 1988, sur fond de défilés de majorettes, de feux d'artifice et d'affiches électorales (George Bush affronte Michael Dukakis). Le congé de la fête nationale se prête parfaitement à une escapade récréative et éducative et un sérieux tête à tête entre le père, Frank Bascombe, et son fils Paul, âgé de 15 ans, qui vit avec sa mère dans le Connecticut et qui hésite entre une délinquance frondeuse et une irrépressible propension à ressasser des idées noires à propos de la mort de son frère aîné inconnu et de celle de son chien Toby.

VOIR PAGE D 2: FORD

Douze chefs-d'œuvre pour légitimer une littérature contemporaine

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

our désigner les ouvrages d'abord facile que l'on trouve dans les gares, les Italiens disent: *libri gialli* (livres jaunes). Cette veine de littérature est à l'antithèse de celle qu'explore l'essayiste français Guy Scarpetta.

Fort exigeant dans son pari de suggérer douze «chefs-d'œuvre» contemporains, Scarpetta commence par les *Versets sataniques* de Salman Rushdie, écrivain qui vaut d'être retenu par-delà le drame que lui vaut une *fatwa* iranienne, et inclut une étude tout en nuances du *Sablier* de Danilo Kis; ce dernier, par l'entremise d'un personnage mélangeant paranoïa et lucidité, voire humour, fait revivre la persécution des juifs au temps des nazis. Cela donne une dissection coiffée du titre: *L'Âge d'or du roman*.

Il y a chez ce journaliste-professeur-écrivain une recherche de repères mondiaux dans l'art. On lui doit d'ailleurs un essai intitulé *Éloge du cosmopolitisme* (même collection, épuisé). Il s'en explique: «Si on veut comprendre la valeur d'un roman français, il faut le comparer à ce qui se fait ailleurs.» Il procède aussi par mise en contexte, par des liens avec d'autres arts (cinéma, peinture, musique). Dans le concret, la construction très soignée de certains romans «ressemble à une symphonie ou à un opéra». Toute sa vision est fortement influencée par le cinéma «qui m'a beaucoup éclairé sur ce qui se passe dans le roman», au point qu'il téléphonera à Milan Kundera pour vérifier si un film de Jean Renoir (*La Règle du jeu*) a pu influencer sur ce «divertimento à la française» qu'est *La Lenteur*, roman paru l'an dernier chez Gallimard!

Scarpetta avoue ne pas se faire d'illusions: l'univers médiatique est envahi par une culture «prédigérée», ce qui ne devrait pas décourager quiconque d'aborder les romans novateurs qui, «forcément, bousculent les habitudes». Il ne «faudrait pas se laisser décourager par une ponctuation un peu inhabituelle», comme dans *L'Acacia* où Claude Simon a un chapitre qui court sur une seule phrase; on peut apprendre à apprécier cette audace et «il n'y a aucune raison pour que les œuvres d'art ne soient pas un lieu d'invention», fait-il en renvoyant critiques et enseignants à leur rôle de guides en la matière.

Choix subjectif, arbitraire? Si l'on veut, mais «j'ai surtout voulu résister au lieu commun selon lequel le véritable âge d'or du roman se situait derrière nous».

VOIR PAGE D 2: SCARPETTA

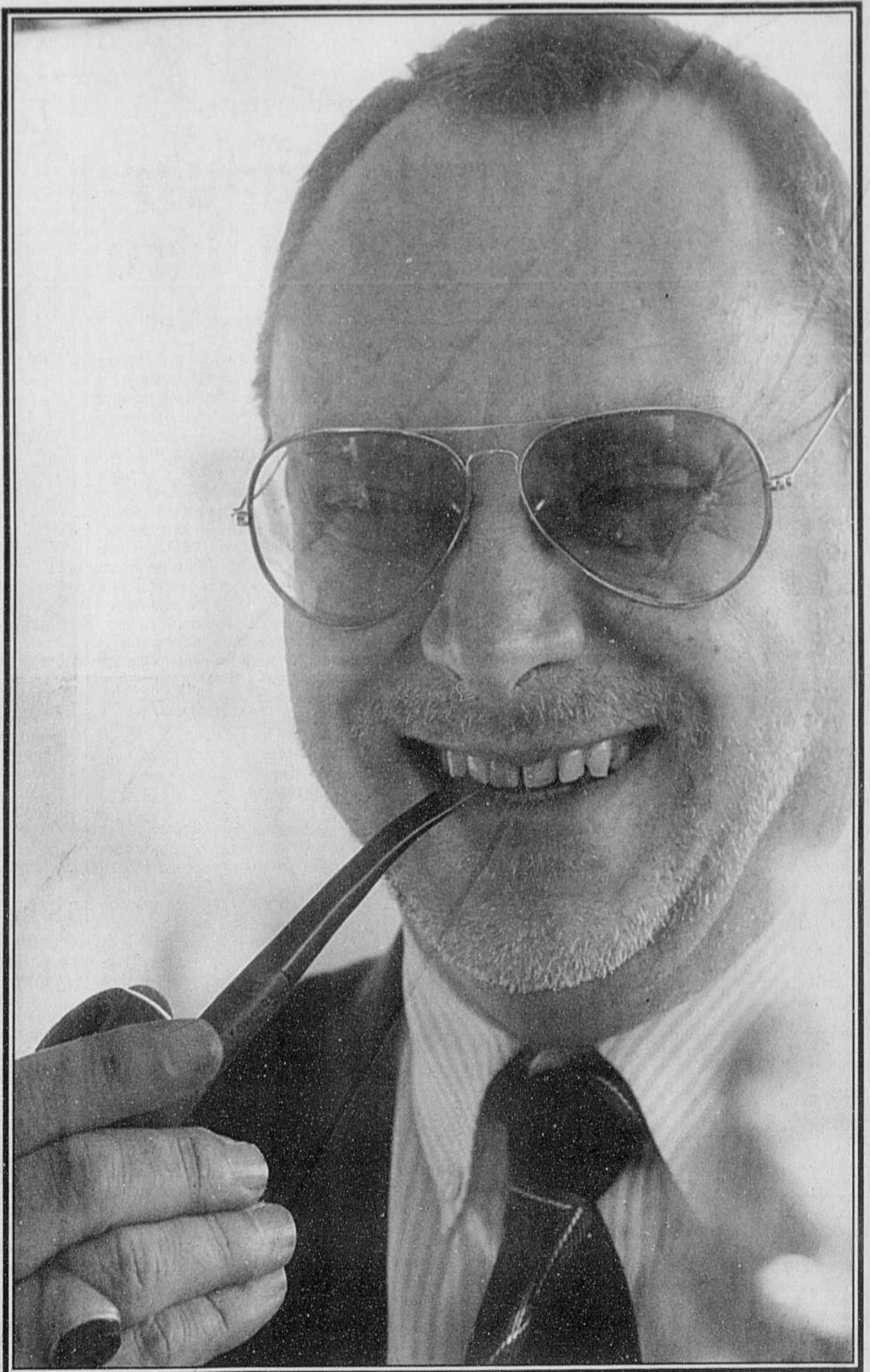


PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

« La critique n'est pas ennemie de la création »

Ne manquez pas notre cahier spécial

Le samedi 18 mai

Journée des MUSÉES

activités culturelles d'été en région

Tombée publicitaire: le vendredi 10 mai 1996

LE DEVOIR

Activités à l'occasion de la Journée des musées montréalais du 26 mai prochain, ainsi qu'à Québec, Ottawa, Hull et en région.

Activités culturelles d'été en région et dans les grands centres.

LIVRES

FORD Roman dense mais jamais bavard

SUITE DE LA PAGE D 1

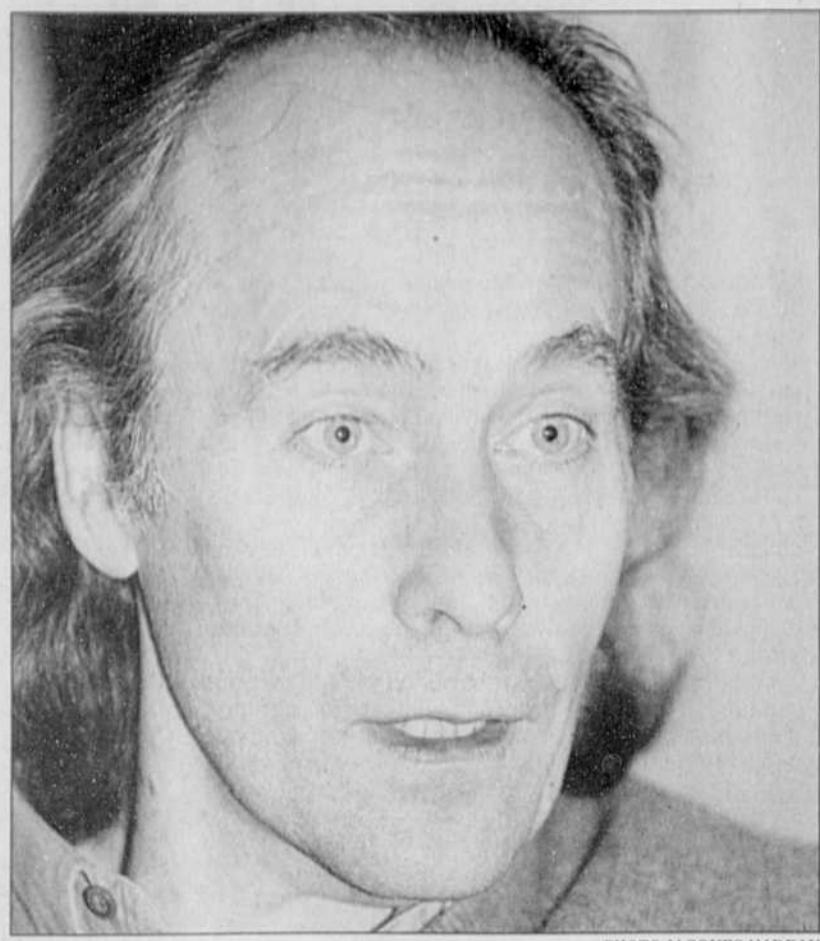
Quand le désespoir est trop fort, Paul aboie. Il est aussi taraudé par une curieuse manie qui le rend fou et qui consiste à « penser qu'il pense », c'est-à-dire à s'appliquer à conserver continuellement à l'esprit le fil de ses pensées.

Paul vient de casser la figure à son beau-père et il doit passer devant un juge pour mineurs pour le vol de trois boîtes de préservatifs ultra-larges dans un supermarché et l'agression de la caissière. Il est grand temps pour Frank Bascombe d'avoir avec son fils une discussion à la faveur d'une tournée en voiture des *Halls of Fame* du basketball à Springfield et du baseball à Cooperstown. Mais comment être un père, ferme et bienveillant à la fois, lorsqu'on n'est soi-même sûr de rien? (« Mon voyage à moi conduit vers un point qui reste à déterminer, mais au sujet duquel je garde bon espoir », dit Frank.)

L'affaire s'engage plutôt mal lorsque Paul, installé sur le siège du passager, demande à son père: « Au fait, est-ce que tu considères ta vie comme un échec total? » Grave question que Frank Bascombe examine avec toute la lucidité d'un désespéré en mode mineur.

Ce voyage qui se veut édifiant — et en prévision duquel Bascombe a envoyé à son fils un exemplaire d'*Autonomie* de Ralph Waldo Emerson et de la Déclaration d'indépendance — tourne plutôt mal. Pourtant, le père et le fils y auront fait ensemble quelques pas dans l'apprentissage de l'indépendance, c'est-à-dire, selon la définition qu'en donne Richard Ford, « le fait d'être suffisamment libre pour prendre le risque de se lier aux autres; non pas détaché, mais libre de se créer de nouveaux attachements ».

Indépendance est un roman dense, mais jamais bavard, fort tout en étant



Richard Ford

d'une belle sobriété. Meticuleusement, le narrateur poursuit le fil de son récit au rythme de la conscience, dévoilant dans des phrases légères et graves le sentiment diffus qui l'habite d'inadéquation devant les exigences de la maturité.

Parce qu'il est originaire du sud des États-Unis, on a voulu voir en Richard Ford un nouveau représentant de « l'école sudiste ». Comme il vit une partie de l'année au Montana, on

l'a affublé de l'étiquette d'écrivain minimaliste de « l'école de Missoula », avec Raymond Carver, James Crumley et Thomas McGuane. Richard Ford trouve plutôt stupides cette tentation classificatrice et revendique plutôt l'influence de William Faulkner, bien sûr, mais aussi de Henry James, Thomas Hardy et Jane Austen.

Comme beaucoup des personnages de ses romans et de ses nouvelles, Richard Ford est un « oiseau migrateur », adepte de l'itinérance, sinon de l'errance. Le déplacement occupe une large place dans ses œuvres et dans sa vie. Il partage son temps entre La Nouvelle-Orléans, où sa femme Kristina est urbaniste pour la municipalité, le Mississippi, le Montana et Paris. Peut-être était-ce prédestiné pour un fils de représentant de commerce? « L'état de non-permanence n'est pas le sujet de mes livres, mais c'est vrai que j'ai un sens très aigu de la contingence de l'existence, et que souvent le déplacement est source de grand réconfort », dit-il.

Agé de 52 ans, Richard Ford fait partie de la génération marquée par la guerre du Vietnam. « À l'âge de 19 ans, je pensais que c'était mon devoir d'aller me battre pour mon pays. » D'ailleurs, en 1964, il s'engage dans les Marines, puis il est démobilisé pour hépatite. « Le Vietnam, j'ai essayé d'y aller et je n'ai pas réussi. Et puis en 1968, j'avais changé d'avis, et je ne trouvais plus que je devais faire cette guerre. Alors, il a fallu que je concilie tout ça et le fait que les États-Unis étaient toujours mon pays. Écrire, c'était aussi une façon pour moi de me colleter avec cette expérience », dit-il.

INDÉPENDANCE
Richard Ford, traduit de l'Américain par Suzanne V. Mayoux
Éditions de l'Olivier Paris, 1996,
574 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Poésie d'action

UNE AUTRE VIE

Poèmes par Taslima Nasreen, traduits du bengali et adaptés par France Bhattacharya et André Velter
Éditions Stock, Paris, 1995, 137 pages

NAÏM KATTAN

On ne peut pas lire les poèmes de Taslima Nasreen sans penser à la femme qui, malgré elle, a fait les manchettes des journaux. Médecin de formation, Nasreen a décidé de se consacrer à l'écriture. Mal lui en prit. La publication de son roman *Lajja* en 1993 a provoqué, dans son pays le Bangladesh, l'ire des intégristes musulmans qui ont obtenu une *fatwa* la condamnant à mort. Réfugiée en Suède puis en Allemagne, elle attend encore un procès car elle fait l'objet d'une accusation de blasphème.

Il serait vain et en quelque sorte injuste d'appliquer à ces textes des critères purement littéraires. Pour Taslima Nasreen, l'écriture est un acte. Politique, social, oui, bien sûr. Mais c'est aussi une affirmation, un cri. Pour les lecteurs et les lectrices de son pays, et ils sont nombreux car ses livres sont populaires, il s'agit d'un appel, pour ne pas dire d'un cri, de ralliement. Pour nous, qui la lisons en traduction, il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position très courageuse.

En Dieu nous croyance. Ainsi commence son premier poème: *Autobiographie*. Un coup d'envoi qui donne le ton à tout le recueil. Mots simples, phrases dépouillées, nulle recherche de subtilité. S'il y a lyrisme, il faut le chercher dans la brutalité des paroles, directes, lapidaires.

Si Taslima Nasreen évite les écueils de la littérature engagée, les pièges du discours attendu, de la langue de bois, c'est qu'elle parle constamment à la première personne. Elle est femme et elle lutte pour la liberté dans un pays qui n'en a cure. Elle s'insurge contre les conditions faites aux femmes, réduites en objets: *Au bazar, rien n'est meilleur marché que les filles. / ... / Mème un chien bâtarde ose aboyer de temps en temps / Mais les filles bon marché portent un cadenas sur la bouche. / Un cadenas doré.*

Elle constate mais ne se contente pas de prendre acte. Elle réagit, se révolte: *Une meute de chiens le poursuit / Sache qu'ils ont la rage. / Une meute d'hommes le poursuit / Sache qu'ils ont la vérole.*

Oui, les femmes sont opprimées. D'abord par la promesse d'un monde futur meilleur, par l'espoir d'un paradis, mais: « *Le paradis des femmes est aux pieds des hommes.* »

Victimes, les femmes ne doivent pas se contenter de se lamenter, de se plaindre car: *Les femmes peuvent donner la liberté aux femmes.*

Les textes les plus attachants de ce recueil sont ceux où Taslima Nasreen s'assume et s'exprime en tant que femme, à part entière: *Le désir d'amour m'a prise au cœur / Je me veux la compagne de celui / Qui mettra sur son corps / Un lourd parfum de tubéreuse.*

Elle donne libre cours à son désir et chante la sensualité dans une liberté qui est à la fois candeur et lyrisme: *Sitôt qu'un homme me touche / Je brise mon enfance endormie et m'éveille / C'est tout d'un coup l'orage dans mon océan. / Je sens l'ivresse de l'amour dans mes veines et mon sang. / La nature me met en résonance, en harmonie. / Moi qui suis son sicard de fantaisie.*

Si elle est candide, Taslima Nasreen est sans naïveté. Elle serait, au contraire, plutôt incrédule et sa suspicion la conduit au seuil du pessimisme: *Je ne crois plus aux amours d'un mois ou deux / Alors si tu m'aimes / Que ce soit au moins pour un an.*

Reçue de par le monde par des hommes et des femmes célèbres, enthousiastes qui l'entourent de soins et d'affection, Taslima Nasreen ne se fait pas d'illusions. Elle est en exil et elle est seule: *Chiver boréal dans la peine la fille venue des moussons. / Mais il est un feu qui montre mille dents: celui qui déchire la très solitaire, la toute seule. / L'abandonnée que je suis.*

Si le livre de Taslima Nasreen nous remue, c'est qu'il nous rappelle que si, dans la majeure partie du monde, les femmes partagent la pauvreté et la misère des hommes, elles souffrent de surcroît de l'oppression qu'ils font peser sur elles.



Taslima Nasreen

PHOTO JACQUES GRENIER

misme: *Je ne crois plus aux amours d'un mois ou deux / Alors si tu m'aimes / Que ce soit au moins pour un an.*

Reçue de par le monde par des hommes et des femmes célèbres, enthousiastes qui l'entourent de soins et d'affection, Taslima Nasreen ne se fait pas d'illusions. Elle est en exil et elle est seule: *Chiver boréal dans la peine la fille venue des moussons. / Mais il est un feu qui montre mille dents: celui qui déchire la très solitaire, la toute seule. / L'abandonnée que je suis.*

Si le livre de Taslima Nasreen nous remue, c'est qu'il nous rappelle que si, dans la majeure partie du monde, les femmes partagent la pauvreté et la misère des hommes, elles souffrent de surcroît de l'oppression qu'ils font peser sur elles.

SCARPETTA

SUITE DE LA PAGE D 1

L'auteur donne au moins trois exemples de romans qui, tout en renouvelant le genre, aident à découvrir le non-dit que masque souvent une rhétorique légalisatrice. L'Autriche fut-elle vraiment la « victime » du nazisme et de Hitler? Thomas Bernhard, dans *Extinction*, avec tout son talent d'imprécateur, présente plutôt cette société comme « complice ». S'agissant du Japon traumatisé par la défaite, Kenzaburô Oé, dans *Le Jeu du siècle*, excelle à présenter « une radiographie quasi clinique des investissements inconscients les plus troubles... (sadomasochistes surtout) dans une société privée de ses repères symboliques ». Que dire d'un Carlos Fuentes, ce Mexicain dont l'invention verbale, dans *Christophe et son œuf*, produit un roman foisonnant et baroque — c'est un foetus qui nous sert de guide — sur un pays au bord de l'Apocalypse (dette, corruption, fascination de la mort... comme si elle était « érotisée », etc.)

Autant Fuentes, lorsqu'il intervient dans le débat politique — il signe couramment des chroniques dans *La Jornada* —, fait appel à la raison et apporte des matériaux aux débats de l'heure, autant il peut être débridé et ludique dans ses fantasmes, fait remarquer Scarpetta qui note le même écart entre la prestation politique d'un Vargas Llosa, qui a déjà brigué la présidence de son pays, et la fiction qu'il signe: *Tante Julia et le scribouillard*. Le Pérou apparaît ambigu et plein de paradoxes dans le tout dernier roman de Vargas Llosa: *Ultima dans les Andes*, où se produisent des enlèvements dont on ne sait trop s'il faut les attribuer à la guérilla maoïste ou à un retour du refoulé, d'une religion cruelle menant à ces événements bizarres, à des sacrifices. En passant, Scarpetta reconnaît à ces deux auteurs et à tous les autres le droit de s'engager en politique; contrairement à ce qui avait cours dans les années 50 ou 60, l'engagement ne devrait pas être un devoir, selon lui.

Le palmarès Scarpetta retient deux ouvrages de Kundera: *L'Immortalité* et *La lenteur*. Il nous fait goûter *La Contrevie* (Philip Roth) et les *Romanesques* d'Alain Robbe-Grillet ainsi que *Paysages après la bataille*, de Juan Goytisolo, dont on peut se demander s'il jouit ou pas des répercussions déstabilisatrices de l'immigration dans un quartier de Paris.

En tant que directeur de la revue *La règle du jeu*, Scarpetta est enclin à une approche technique et à un certain jargon (méta-narration, déréalisation, etc.) qui peut rebuter. Il s'en défend presque, en entrevue, son intention n'ayant jamais été de faire « élitis-

te » ni de restreindre à des privilégiés l'accès aux œuvres analysées.

Nationalisme et internationalisme

En fin d'entrevue, parce qu'on l'y invite, ce n'est qu'avec une prudence extrême que Guy Scarpetta s'aventure — après « un troisième séjour rapide au Québec » — à réfléchir sur le nationalisme d'ici. Loin de lui l'idée de se faire donneur de leçons, mais il ne peut être que conséquent avec l'ensemble de ses écrits et réclamer qu'on ne traite pas du phénomène artistique « uniquement en termes d'appartenance linguistique ou nationale ». Reconnaissant le « talent immense » d'un Hubert Aquin, il glisse: « Il faut savoir le comparer mondialement, à Faulkner par exemple, pour lui donner toute son importance. »

Adolescent boutonneux —, il en fait des gorges chaudes — Scarpetta avait eu l'audace d'approcher Jacques Brel, de le qualifier de « grand poète ». Il fut vite rembarqué: « P'tit con, tu fais mieux de lire Rimbaud. » Lui qui sait apprécier l'humour caustique de maints écrivains a souri discrètement l'autre jour, en découvrant, dans une librairie mont-réalisée, les *Fables de La Fontaine* dans le rayon « littérature étrangère ». Scarpetta dit comprendre la légitimité du combat mené pour le maintien d'une société francophone; sans donner dans l'antiaméricanisme systématique, il concède qu'il faille résister à ce « cinéma hollywoodien dont le but est de détruire tous les autres cinémas ». Sa boussole lui fait mettre le cap sur l'esprit d'ouverture qui permet de « relativiser les différentes littératures nationales » sans les comparer à l'extrême.

Persuadé que « la critique n'est pas ennemie de la création », Guy Scarpetta va répétant qu'« un art n'est vivant que si les gens autour de lui sont capables de lancer des débats passionnés, de créer autour de la création elle-même de la bagarre, voire un ton de partis pris ». La preuve est facile à établir puisque, à quelques exceptions près, les romanciers choisis sont « un peu, forcément, de mauvais esprits ».

Il arrive à Scarpetta de recommander à des jeunes qui connaissent peu ou prou les péripéties de la guerre civile d'Espagne de lire *Pour qui sonne le glas*, de Hemingway. C'est confronté au Mal quasi absolu — le génocide des juifs — qu'il adopte le ton le plus grave, à propos de l'œuvre de Kis (Sentier): « Pour un romancier, aucun sujet ne doit être tabou, contrairement à ce que prétendait Adorno. Mais il ne faut tomber ni dans le pathos ni dans la simplification extrême. Il est très facile de faire pleurer, de provoquer un sentiment d'horreur... on a même parlé de la Shoah-business. Ce qui est moins évident, c'est, à travers la médiation d'un esprit un peu trouble — E.S., le personnage central de Sentier, divague par moments, en se déplaçant de la Hongrie à la Yougoslavie — mais le lecteur finit par saisir une époque, un peu même commencer à rire un peu, ce qui est la preuve d'une tragédie en partie surmontée. »

L'ÂGE D'OR DU ROMAN
Guy Scarpetta, Grasset, coll. Figures,
Paris, 1996, 342 pages

TRIPTYQUE

Téléphone et télécopieur: 597-1666



KISKÉYA

Hélène Lépine
Chroniques de l'envers d'une île
roman, 147 p., 18 \$

Kiskéya, l'Hispaniola des géographes, que se partagent Haïti et la République dominicaine, devient dans les Chroniques de l'envers d'une île terre de découvertes, de promesses, d'amours, d'angoisses et de vérités pour Alix et pour Laurence.



Étrangères toutes deux, elles tentent d'y élire domicile. Kiskéya saura-t-elle être l'étape finale, le havre rêvé pour ces deux femmes aux vies méandreses?

Louise Dupré La memoria



Louise Dupré

La memoria



Un roman superbe et profond dont on sort remué

224 p., 22,95 \$

XYZ éditeur

XYZ éditeur 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
L'abc de la littérature Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Concours 20^e anniversaire

20 prix de \$200.00 • Certificat cadeau échangeable contre marchandise seulement

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Montréal
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

L'œuvre d'un humaniste

FRÈRE MARIE-VICTORIN

SCIENCE, CULTURE ET NATION

Textes choisis et présentés par Yves Gingras



Ces textes permettront au lecteur de découvrir une pensée vigoureuse, celle du frère Marie-Victorin, qui contraste avec les discours conservateurs auxquels on limite trop souvent l'éventail des idées exprimées au Québec d'avant-guerre.

« Pour Marie-Victorin, la spécialisation scientifique et la culture générale, loin de s'exclure, se fécondent mutuellement [...]. Science, Culture et Nation mérite un grand détour. »

Robert Saletti, *Le Devoir*.

Yves Gingras, qui a choisi et présenté ces textes, est professeur d'histoire à l'UQAM.

Boréal
Qui m'aime me lise.

192 pages • 24,95 \$

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE L'ordinaire d'un chroniqueur

BONHEUR, OISEAU RARE
ROMAN POINTILLISTE
Claire Dé, «Etoiles variables», XYZ,
1996, 138 pages
SIX VISAGES DE CHARLES
Nouvelles
Raymond Paul, les Éditions de
l'Hexagone, Montréal, 1996,
103 pages



JACQUES
ALLARD

Quelle chance il a de ne parler que de grandes œuvres, me disais-je en écoutant Guy Scarpetta lors de sa conférence publique à l'UQAM, lundi dernier. Comme dans *L'Age d'or du roman*, il était d'abord à son plaisir de lecture, à sa passion du roman contemporain, proposant tout de suite une critique de «résistance», au risque d'un contrat qui se ferait combat de lecture. Bien sûr, il n'a pas repris les magnifiques analyses de son dernier livre où il commence par les *Versets sataniques* de Rushdie et termine avec *Christophe et son œuf* de Fuentes. Sans compter la dizaine d'autres ouvrages importants dont l'énumération dit déjà l'ampleur du programme: *La Contrevie* de Roth, *L'Immortalité* et *La Lenteur* de Kundera, *La Tante Julia* et *le Scribouillard* de Llosa, *l'Acaciade* Simon, *Paysages après la bataille* de Goytisol, *Sablier* de Kis, *Le Jeu du siècle* de Kenzaburô Oé, *Romanesques* de Robbe-Grillet et *Extinction* de Bernhard.

L'auteur d'*Éloge du cosmopolitisme* (1981) avait même un écrivain québécois à citer comme faisant partie de son répertoire mondial: Hubert Aquin («un très grand, à l'échelle mondiale»). Là-dessus, une anecdote (comme les aime l'essayiste de *L'Impureté* et le joyeux praticien de la critique impure): lors d'un dîner, nous devions tomber d'accord sur le chef-d'œuvre du Québécois, *Neige noire*, lequel réalise en bonne partie ce roman blasphématoire que j'évoquais récemment. Le grand critique d'images et de textes y aura sans doute retrouvé ce cinéma du romancier (et ce roman du cinéaste) propre à l'expression contemporaine. Et vous l'aurez deviné: votre chroniqueur, depuis toujours aquiniste, n'en fut pas chagrin.

L'œuvre aquinienne ne réalise-t-elle pas de façon exemplaire (jusque dans son impureté voulue) le roman propre au XX^e siècle: le roman penseur et artiste, si aisément musicien et cinématographe, toujours *in progress*? Et puis, j'ai beau publier mes improvisations hebdomadaires sous une rubrique nationale, je prétendrai toujours lire d'abord le roman contemporain, compte tenu, bien évidemment, de la complexité de l'origine locale, de son regard, pour tout dire: la mixité qui nous est propre, ce prisme de la francité, de la canadianté et de l'américanité par où passe d'abord historiquement l'expérience québécoise. Notre comparatisme existentiel, celui dont on s'est si peu avisé en critique. Quand arriverai-je d'ailleurs moi-même à bien parcourir cet espace premier de lecture?

En écoutant le conférencier, je me demandais aussi comment j'allais encore passer de ces «grandes œuvres» à l'ordinaire de la semaine. Je venais de ranger plusieurs titres dont *Le Désir fantôme* (Julie Stanton, Leméac) et *La Vie comme une image* (Jocelyne Saucier, XYZ), dont je n'ai pas compris l'intérêt (la littérarité). Et j'avais retrouvé deux parutions récentes: *Bonheur, oiseau rare*, le der-

nier ouvrage de Claire Dé, sous-titré roman pointilliste et le recueil de nouvelles de Raymond Paul, directeur de la collection «Fictions» à l'Hexagone. D'un côté, la fantaisie artiste, bien affichée, de l'autre: le travail plus accusé de l'écriture, forcément un peu programmeur, comme on s'y attend de la part d'un «éditeur» qui publie.

Où se trouvait le neuf, comme le voudrait Scarpetta, aux deux plans de l'expérience humaine relatée et de la formule esthétique? Je me posais la question en la relativisant puisque la quête de la novation me paraît idéologiquement marquée, disons: «moderniste», de cette modernité définie par le «progress» dont on est un peu revenu par les temps qui courent. On peut être de cet avis sans être pour autant un écologiste enragé. À cela s'ajoutait le rappel de Claude Duchet, — inventeur de la sociocritique, de passage lui aussi à l'UQAM —, à savoir que la rupture n'est pas fréquente dans le changement. Qu'il s'agit plutôt de glissements progressifs, comme l'a dit aussi Robbe-Grillet. Que les discours et les formes s'étaient, se superposent, s'affrontent et ne dominent que dans le flou et la contradiction (voir son «sociogramme»). Beau contrat, donc, que de s'engager à dénicher le «neuf», tout en ayant, en outre, l'œil sur la scène internationale.

Conclusion: il me semble que les deux ouvrages lui pour aujourd'hui sont deux exercices où le premier a du charme et l'autre moins qui se regardent un peu trop aller. *Le Bonheur* de Claire Dé se donne dans un récit de douze mois et autant de chapitres où chacun propose quelques dizaines de haïkus (bien calibrés), à raison de quatre la page (à quelques exceptions près). Voilà pour la formule pointilliste. Cela marche. À l'ironie et à l'humour, avec un sens certain de l'observation. Pensez-vous que la symétrie assez appuyée du genre risque d'ennuyer? L'auteur vous a devancés en variant considérablement le type et la quantité de haïkus par chapitre. L'histoire de la rencontre amoureuse de deux écopés, — il est devenu aveugle alors qu'elle devenait stérile —, se développe

dans la scansion des massacres de Sarajevo, du Bangladesh ou de l'Ouganda. Mais Amour vaincra! dit tout de même le discours, inspiré par les amants tragiques de Sarajevo.

La plupart des haïkus n'inclinent guère à la contemplation quoiqu'ils soient souvent agréables. La nouveauté de cette formule romanesque réside peut-être surtout dans la seconde lecture (non linéaire) à laquelle on est invité en accrochant au hasard quelques exemples. Erotique: «Te mouiller, t'ouvrir, / te fouir, te fouiller, m'enfour, / jouer de ton plaisir». Fleuri: «Tout sérieux, les lys / nous tirent leur langue orange / et montent la garde». Politique: «Gras et à l'abri, / des hommes d'Etat parodent, / parapentent, sourient / tueurs plus qu'en série, / sanguinaires en cravates. / Et nous immobiles.»

Tendance bien accusée

Les *Six visages de Charles* illustre par ailleurs une tendance bien accusée des recueils de nouvelles paraissant depuis quelques années. Seraient-ils d'ailleurs plus nombreux au Québec qu'ailleurs dans l'espace francophone? Dieu sait si on aime en tout cas, ici, travailler sur les liens pouvant exister entre des récits théoriquement indépendants. Une vraie mise en texte de la souveraineté-association! Un travail forcené sur les «parties» ou sur la partition, comme on voudra. Dans l'ouvrage de R. Paul, les principaux motifs récurrents tiennent au prénom des Charles dont on fera connaissance et au chien de compagnie aussi, toujours au rendez-vous. Et il y en a d'autres, ponctuels, qui ménagent les transitions ou certaines redondances comme le veut la loi du romanesque.

L'ennui, c'est qu'on les trouve dans une machine narrative bien froide (parfois à la Duras ou à la Brossard) dans des descriptions abstraites qui s'enchaînent, de mise en abyme en mise en abyme. De tiroir en tiroir, la comode n'est plus comode. Un curieux effet de récit en représentation fixe émerge, fait d'images sur images, de clichés et de tics, sans richesse verbale ou événementielle. Sans histoire qui retienne: les Roxane, Françoise, Estelle, Léa ou Jacques ne me touchent pas. Et puis la langue est parfois incertaine: «bain» confondu avec «baignoire», «ami de garçon», «repas chauds», autant de faits verbaux étonnants, non distancés de l'anglais d'origine.

Les amateurs de nouvelles n'auront donc pas ici les solides histoires d'un Paul Zumthor. Ni l'originalité de Sylvie Massicotte (voir son récent *Voyages et autres déplacements*) ou les jeux du remarquable recueil de Monique Proulx (*Les Aurores montréalaises*) où le montage interne et externe s'accorde parfaitement à l'histoire racontée. Souveraineté de l'écriture qui se bat contre les clichés, ceux des médias ou même la bien-pensance littéraire, comme le dit encore G. Scarpetta. J'y reviendrai.



Raymond Paul
Six visages de Charles
Nouvelles
l'HEXAGONE

Quand le destin s'appelle Prosper...

LA TENTATION DU DESTIN
Francis Bossus, Éditions Pierre Tisseyre,
Montréal, 1996, 208 pages

ISABELLE RICHER

Francis Bossus a de la suite dans les idées. Après *La Couleur du rêve*, en 1993, où un petit groupe de villageois décidaient d'agir pour secouer le destin et ranimer leurs rêves abandonnés, l'auteur revient trois ans plus tard avec une variation sur le même thème. La tentation du titre, c'est celle de Jules Souvillon pour l'argent facile, les petits délits, les associations de malfaiteurs. Mais c'est plus encore la tentation de céder à son rêve de toujours, celui d'écrire. Ne serait-ce qu'un petit conte vague philosophique coiffé d'un titre pour faire rêver les enfants: *Le Castor bleu*. Avant d'écrire la première ligne de cette histoire, Souvillon fera mille détours et son parcours croisera plusieurs personnages qui lui apprendront beaucoup sur son compte et celui de ses semblables.

Le talent sûr de Francis Bossus lui permet de nous conduire, à la suite de Souvillon, d'un endroit à l'autre, d'une histoire à l'autre, sans nous égarer et sans que notre intérêt ne s'effiloche. Pourtant, les occasions ne manquent pas pour qu'on s'interroge sur ce cheminement plutôt tortueux et finalement peu plausible. Mais voilà l'habileté de l'écriture de Bossus, le lecteur prend goût à ces petites aventures qui se déroulent entre Montréal, Miami, le Yucatan et la côte normande.

L'histoire dans l'histoire

Souvillon n'a pas 30 ans et il est déjà dégoûté de n'avoir pas d'argent ni d'avenir. Il perd un emploi minable dans un magasin de chaussures et devient secrétaire chez le vieux Charles Lougarel qui lui dicte ses souvenirs. Le vieillard, riche à craquer, a des lubies. Il lui arrive de réveiller son secrétaire en pleine nuit pour poursuivre son récit autobiographique. Malgré les milliers de dollars qu'il lui offre en guise de compensation, Lougarel ne parvient pas à retenir Jules Souvillon qui refuse l'argent gagné honnêtement et quitte la maison du vieux militaire. S'amorce alors le périple du jeune homme qui fera la connaissance de Prosper, Camerounais vivant à Miami depuis qu'il a fui son village natal après avoir volé les économies de ses parents. Prosper est plein de rage, de haine, de violence même dans l'amour qu'il voue à sa belle Martiniquaise. Il se raconte à son nouvel ami et lui ex-

plique que s'il commet des larcins, c'est parce que les gens s'attendent à ce qu'il soit violent puisqu'il est nègre. Jules, en fils de bonne famille, est sidéré par cette théorie fumeuse mais il suivra tout de même Prosper sur la route du crime, se réjouissant chaque fois de récolter tant d'argent si facilement et tremblant de plonger dans cette vie dangereuse.

Après le Français (Lougarel) et le Camerounais (Prosper), son parcours à l'allure initiatique le mettra en présence de l'Italien Silvio Gardini et de sa sœur Sophia. Chaque rencontre lui vaudra de nouvelles réflexions sur le sens du destin. Prosper se croit protégé par une bonne étoile qui guide son destin; Sophia, elle, lui confie que le mot «destin» l'effraie. «Il faut oublier le hasard, qui nous déteste peut-être, et faire son destin.» Au gré des aventures, Souvillon choisira le sien.

Mieux, il l'inventera un peu en écrivant de longues lettres à ses parents dans lesquelles, pure fiction, il se raconte en enjolivant la réalité. Grâce à un dernier coup plus payant que les autres, le futur ex-minable, comme il se décrit ironiquement lui-même, récolte suffisamment d'argent pour tenir un bon moment et commencer la rédaction de son premier conte.

Fables du temps présent

La construction du corps de ce roman est répétitive. Chaque personnage fait le récit de sa vie, de ses petits espoirs, de ses souvenirs à Souvillon. Véritables stations pour le héros qui va de l'un à l'autre, grappillant de petits extraits qu'il gardera en mémoire. Cette structure itérative évite la redite et donne son charme au récit de l'apprentissage qui se déroule sous nos yeux.

Malgré l'aspect quelque peu naïf des personnages (ce sont tous des ratés sympathiques), le lecteur débusera une grande humanité dans leurs faiblesses, leurs amitiés ou leur franchise.

Avec Francis Bossus, une voix indépendante s'élève dans la littérature québécoise. Entreprise il y a bientôt 30 ans, son œuvre affiche une belle cohérence aussi bien dans les thèmes et la langue que dans le ton. Ses personnages s'interrogent sur les questions fondamentales qui chatouillent l'humain depuis toujours: la volonté, la liberté, le destin, mais sans jamais sombrer dans la grandiloquence ni dans les leçons de vie façon nouvel âge. Bossus nous offre ses courts récits comme de petites fables sur le temps présent. Il traite de grandes vérités en les romançant, les enveloppant, les parant en véritable écrivain qu'il est.



LES LENDEMAINS QUI LISENT...

LIBRAIRIE HERMÈS
Élisabeth Marchaudon, libraire
«née pour une petite librairie»

1120, rue Laurier Ouest
Outremont H2V 2L4
Tél. (514) 274-3669
Télécopieur (514) 274-3660

Bonne jusqu'au 30 juin de l'an 2000
de 9h à 22h, 362 jours par année

DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:

CREDIT DE 10% DU TOTAL
LORS DU PROCHAIN ACHAT

TOTAL
CREDIT de 10% du total
lors du prochain achat

ACHAT DE LIVRES SEULEMENT N°152

La CECM d'hier à aujourd'hui

En abordant des thèmes tels que la démocratisation de l'enseignement, le rôle de l'Église, l'influence des institutions politiques, la mission sociale, les inégalités socio-économiques entre les hommes et les femmes ou entre les francophones et les anglophones, ce livre nous fait mieux comprendre les liens qui unissent l'éducation et la société.

Robert Gagnon est professeur au département de l'UQAM. Spécialiste en histoire de l'éducation et en histoire des sciences et de la technologie, il a publié *L'Histoire de l'École Polytechnique de Montréal. La montée des ingénieurs francophones (Boréal 1991)*.

Boréal
Qui m'aime me lise.

400 pages • 29,95 \$

Le nouveau Beauchemin

Yves Beauchemin
Le Second Violon

D'un livre à l'autre, l'écrivain ne cesse d'affiner son art de conteur. [...] Je me suis régalé.
Jacques Allard, Le Devoir

Le roman [...] contient tout comme les précédents : des personnages plus vrais que nature, une aventure écolo-politico-policrière, un climat enraciné dans la géographie montréalaise et un mélange étonnant d'éléments réels, tirés de l'actualité récente [...].
Raymond Bertin, Voir

Le Second Violon, un grand cru. **Pierrette Roy, La Tribune**

Yves Beauchemin nous montre une fois de plus son immense talent d'écrivain et de conteur.
Gilles Crevier, Le Journal de Montréal

Le Second Violon

560 pages • 24,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

LIVRES

FORD Roman dense mais jamais bavard

SUITE DE LA PAGE D 1

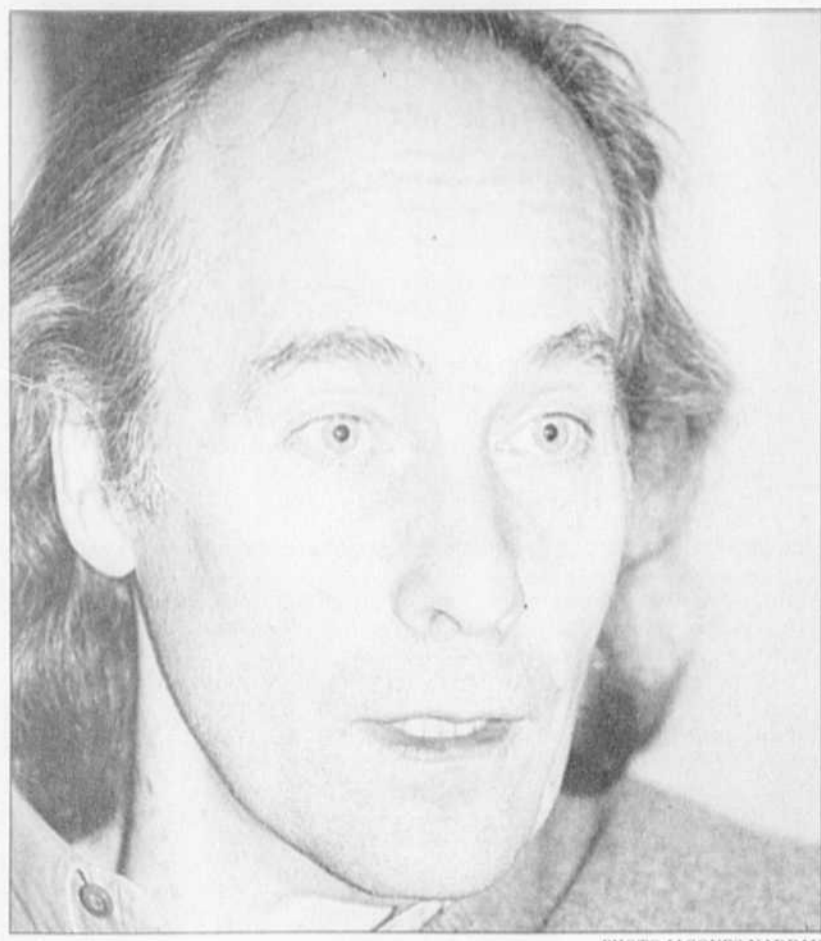
Quand le désespoir est trop fort, Paul aboie. Il est aussi taraudé par une curieuse manie qui le rend fou et qui consiste à « penser qu'il pense », c'est-à-dire à s'appliquer à conserver continuellement à l'esprit le fil de ses pensées.

Paul vient de casser la figure à son beau-père et il doit passer devant un juge pour mineurs le vol de trois boîtes de préservatifs ultra-larges dans un supermarché et l'agression de la caissière. Il est grand temps pour Frank Bascombe d'avoir avec son fils une discussion à la faveur d'une tournée en voiture des *Halls of Fame* du basketball à Springfield et du baseball à Cooperstown. Mais comment être un père, ferme et bienveillant à la fois, lorsqu'on n'est soi-même sûr de rien? (« Mon voyage à moi conduit vers un point qui reste à déterminer, mais au sujet duquel je garde bon espoir », dit Frank.)

L'affaire s'engage plutôt mal lorsque Paul, installé sur le siège du passager, demande à son père: « Au fait, est-ce que tu considères ta vie comme un échec total? » Grave question que Frank Bascombe examine avec toute la lucidité d'un désespéré en mode mineur.

Ce voyage qui se veut édifiant — et en prévision duquel Bascombe a envoyé à son fils un exemplaire d'*Autonomie* de Ralph Waldo Emerson et de la Déclaration d'indépendance — tourne plutôt mal. Pourtant, le père et le fils y auront fait ensemble quelques pas dans l'apprentissage de l'indépendance, c'est-à-dire, selon la définition qu'en donne Richard Ford, « le fait d'être suffisamment libre pour prendre le risque de se lier aux autres; non pas détaché, mais libre de se créer de nouveaux attachements ».

Indépendance est un roman dense, mais jamais bavard, fort tout en étant



Richard Ford

d'une belle sobriété. Meticuleusement, le narrateur poursuit le fil de son récit au rythme de la conscience, dévoilant dans des phrases légères et graves le sentiment diffus qui l'habite d'inadéquation devant les exigences de la maturité.

Parce qu'il est originaire du sud des États-Unis, on a voulu voir en Richard Ford un nouveau représentant de « l'école sudiste ». Comme il vit une partie de l'année au Montana, on

l'a affublé de l'étiquette d'écrivain minimaliste de « l'école de Missoula », avec Raymond Carver, James Crumley et Thomas McGuane. Richard Ford trouve plutôt stupides cette tentation classificatrice et revendique plutôt l'influence de William Faulkner, bien sûr, mais aussi de Henry James, Thomas Hardy et Jane Austen.

Comme beaucoup des personnages de ses romans et de ses nouvelles, Richard Ford est un « oiseau migrateur », adepte de l'itinérance, sinon de l'errance. Le déplacement occupe une large place dans ses œuvres et dans sa vie. Il partage son temps entre La Nouvelle-Orléans, où sa femme Kristina est urbaniste pour la municipalité, le Mississippi, le Montana et Paris. Peut-être était-ce prédestiné pour un fils de représentant de commerce? « *L'état de non-permanence n'est pas le sujet de mes livres, mais c'est vrai que j'ai un sens très aigu de la contingence de l'existence, et que souvent le déplacement est source de grand réconfort* », dit-il.

Agé de 52 ans, Richard Ford fait partie de la génération marquée par la guerre du Vietnam. « *À l'âge de 19 ans, je pensais que c'était mon devoir d'aller me battre pour mon pays* ». D'ailleurs, en 1964, il s'engage dans les Marines, puis il est démobilisé pour hépatite. « *Le Vietnam, j'ai essayé d'y aller et je n'ai pas réussi. Et puis en 1968, j'avais changé d'avis, et je ne trouvais plus que je devais faire cette guerre. Alors, il a fallu que je concilie tout ça et le fait que les États-Unis étaient toujours mon pays. Écrire, c'était aussi une façon pour moi de me collecter avec cette expérience* », dit-il.

INDÉPENDANCE
Richard Ford, traduit de l'Américain par Suzanne V. Mayoux
Éditions de l'Olivier Paris, 1996, 574 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Poésie d'action

UNE AUTRE VIE

Poèmes par Taslima Nasreen, traduits du bengali et adaptés par France Bhattacharya et André Velter
Éditions Stock, Paris, 1995, 137 pages

NAÏM KATTAN

On ne peut pas lire les poèmes de Taslima Nasreen sans penser à la femme qui, malgré elle, a fait les manchettes des journaux. Médecin de formation, Nasreen a décidé de se consacrer à l'écriture. Mal lui en prit. La publication de son roman *Lajja* en 1993 a provoqué, dans son pays le Bangladesh, l'ire des intégristes musulmans qui ont obtenu une *fatwa* la condamnant à mort. Réfugiée en Suède puis en Allemagne, elle attend encore un procès car elle fait l'objet d'une accusation de blasphème.

Il serait vain et en quelque sorte injuste d'appliquer à ces textes des critères purement littéraires. Pour Taslima Nasreen, l'écriture est un acte. Politique, social, oui, bien sûr. Mais c'est aussi une affirmation, un cri. Pour les lecteurs et les lectrices de son pays, et ils sont nombreux car ses livres sont populaires, il s'agit d'un appel, pour ne pas dire d'un cri, de ralliement. Pour nous, qui la lisons en traduction, il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position très courageuse.

En Dieu nulle croyance. Ainsi commence son premier poème: *Autobiographie*. Un coup d'envoi qui donne le ton à tout le recueil. Mots simples, phrases dépouillées, nulle recherche de subtilité. S'il y a lyrisme, il faut le chercher dans la brutalité des paroles, directes, lapidaires.

Si Taslima Nasreen évite les écueils de la littérature engagée, les pièges du discours attendu, de la langue de bois, c'est qu'elle parle constamment à la première personne. Elle est femme et elle lutte pour la liberté dans un pays qui n'en a cure. Elle s'insurge contre les conditions faites aux femmes, réduites en objets: *Au bazar, rien n'est meilleur marché que les filles*. / ... / *Même un chien bâtarde ose aboyer de temps en temps / Mais les filles bon marché portent un cadenas sur la bouche*. / *Un cadenas doré*.

Elle constate mais ne se contente pas de prendre acte. Elle réagit, se révolte: *Une meute de chiens te poursuit / Sache qu'ils ont la rage*. / *Une meute d'hommes te poursuit / Sache qu'ils ont la vérole*.

Oui, les femmes sont opprimées. D'abord par la promesse d'un monde futur meilleur, par l'espoir d'un paradis, mais: « *Le paradis des femmes est aux pieds des hommes* ».

Victimes, les femmes ne doivent pas se contenter de se lamenter, de se plaindre car: *Les femmes peuvent donner la liberté aux femmes*.

Les textes les plus attachants de ce recueil sont ceux où Taslima Nasreen s'assume et s'exprime en tant que femme, à part entière: *Le désir d'amour m'a prise au cœur / Je me veux la compagne de celui / Qui mettra sur mon corps / Un lourd parfum de tubéreuse*.

Elle donne libre cours à son désir et chante la sensualité dans une liberté qui est à la fois candeur et ironie: *Sitôt qu'un homme me touche / Je brise mon enfance endormie et m'éveille / C'est tout d'un coup l'orage dans mon océan*. / *Je sens l'ivresse de l'amour dans mes veines et mon sang*. / *La nature me met en résonance, en harmonie*. / *Moi qui suis son sicca de fantaisie*.

Si elle est candide, Taslima Nasreen est sans naïveté. Elle serait, au contraire, plutôt incrédule et sa suspicion la conduit au seuil du pessimisme: *Je ne crois plus aux amours d'un mois ou deux / Alors si tu m'aimes / Que ce soit au moins pour un an*.

Reçue de par le monde par des hommes et des femmes célèbres, enthousiastes qui l'entourent de soins et d'affection, Taslima Nasreen ne se fait pas d'illusions. Elle est en exil et elle est seule: *L'hiver boréal mord à peine la fille venue des moussons*. / *Mais il est un feu qui montre mille dents: celui qui déchire la très solitaire, la tige seule*. / *L'abandonnée que je suis*.

Si le livre de Taslima Nasreen nous remue, c'est qu'il nous rappelle que si, dans la majeure partie du monde, les femmes partagent la pauvreté et la misère des hommes, elles souffrent de surcroît de l'oppression qu'ils font peser sur elles.



Taslima Nasreen

PHOTO JACQUES GRENIER

SCARPETTA

SUITE DE LA PAGE D 1

L'auteur donne au moins trois exemples de romans qui, tout en renouvelant le genre, aident à découvrir le non-dit que masque souvent une rhétorique légalisatrice. L'Autriche fut-elle vraiment la « victime » du nazisme et de Hitler? Thomas Bernhard, dans *Extinction*, avec tout son talent d'imprécateur, présente plutôt cette société comme « complote ». S'agissant du Japon traumatisé par la défaite, Kenzaburô Oé, dans *Le Jeu du siècle*, excelle à présenter « une radiographie quasi clinique des investissements inconséquents les plus troubles... (sadomasochistes surtout) dans une société privée de ses repères symboliques ». Que dire d'un Carlos Fuentes, ce Mexicain dont l'invention verbale, dans *Christophe et son œuf*, produit un roman foisonnant et baroque — c'est un festus qui nous sert de guide — sur un pays au bord de l'Apocalypse (dette, corruption, fascination de la mort... comme si elle était « érotisée », etc.)

Autant Fuentes, lorsqu'il intervient dans le débat politique — il signe couramment des chroniques dans *La Jornada* —, fait appel à la raison et apporte des matériaux aux débats de l'heure, autant il peut être débridé et ludique dans ses fantasmagories, fait remarquer Scarpetta qui note le même écart entre la prestation politique d'un Vargas Llosa, qui a déjà brigué la présidence de son pays, et la fiction qu'il signe: *Tante Julia et le scribouillard*. Le Pérou apparaît ambigu et plein de paradoxes dans le tout dernier roman de Vargas Llosa: *Ultima dans les Andes*, où se produisent des enlèvements dont on ne sait trop s'il faut les attribuer à la guérilla maoïste ou à un retour du refoulé, d'une religion cruelle menant à ces événements bizarres, à des sacrifices. En passant, Scarpetta reconnaît à ces deux auteurs et à tous les autres le droit de s'engager en politique; contrairement à ce qui avait cours dans les années 50 ou 60, l'engagement ne devrait pas être un devoir, selon lui.

Le palmarès Scarpetta retient deux ouvrages de Kundera: *L'Immortalité* et *La Lenteur*. Il nous fait goûter *La Contrevie* (Philip Roth) et les *Romanesques* d'Alain Robbe-Grillet ainsi que *Paysages après la bataille*, de Juan Goytisolo, dont on peut se demander s'il jouit ou pas des répercussions déstabilisatrices de l'immigration dans un quartier de Paris.

En tant que directeur de la revue *La règle du jeu*, Scarpetta est enclin à une approche technique et à un certain jargon (méta-narration, déréalisation, etc.) qui peut rebuter. Il s'en défend presque, en entrevue, son intention n'ayant jamais été de faire « élitiste » ni de restreindre à des privilégiés l'accès aux œuvres analysées.

te » ni de restreindre à des privilégiés l'accès aux œuvres analysées.

Nationalisme et internationalisme

En fin d'entrevue, parce qu'on l'y invite, ce n'est qu'avec une prudence extrême que Guy Scarpetta s'aventure — après « un troisième jour rapide au Québec » — à réfléchir sur le nationalisme d'ici. Loin de lui l'idée de se faire donneur de leçons, mais il ne peut être que conséquent avec l'ensemble de ses écrits et réclamer qu'on ne traite pas du phénomène artistique « uniquement en termes d'appartenance linguistique ou nationale ». Reconnaissant le « talent immense » d'un Hubert Aquin, il glisse: « Il faut savoir le comparer mondialement, à Faulkner par exemple, pour lui donner toute son importance ».

Adolescent boudonneux —, il en fait des gorges chaudes — Scarpetta avait eu l'audace d'approcher Jacques Brel, de le qualifier de « grand poète ». Il fut vite rembarqué: « *Ptit con, tu fais mieux de lire Rimbaud* ». Lui qui sait apprécier l'humour caustique de maints écrivains a souri discrètement l'autre jour en découvrant, dans une librairie mont-réalisée, les *Fables de La Fontaine* dans le rayon « littérature étrangère ». Scarpetta dit comprendre la légitimité du combat mené pour le maintien d'une société francophone; sans donner dans l'antiaméricanisme systématique, il concède qu'il faille résister à ce « cinéma hollywoodien dont le but est de détruire tous les autres cinémas ». Sa boussole lui fait mettre le cap sur l'esprit d'ouverture qui permet de « relativiser les différentes littératures nationales » sans les compartimenter à l'extrême.

Persuadé que « la critique n'est pas ennemie de la création », Guy Scarpetta va répétant qu'« on doit n'est vivant que si les gens autour de lui sont capables de lancer des débats passionnés, de créer autour de la création elle-même de la bagarre, voire un ton de partis ». La preuve est facile à établir puisque, à quelques exceptions près, les romanciers choisis sont « un peu, forcément, de mauvais esprits ».

Il arrive à Scarpetta de recommander à des jeunes qui connaissent peu ou prou les péripéties de la guerre civile d'Espagne de lire *Pour qui sonne le glas*, de Hemingway. C'est confronté au Mal quasi absolu — le génocide des juifs — qu'il adopte le ton le plus grave, à propos de l'œuvre de Kis (Sentier): « *Pour un romancier, aucun sujet ne doit être tabou, contrairement à ce que bréten-dait Adorno. Mais il ne faut tomber ni dans le pathos ni dans la simplification extrême. Il est très facile de faire pleurer, de provoquer un sentiment d'horreur... on a même parlé de la Shoah-business. Ce qui est moins évident, c'est, à travers la médiation d'un esprit un peu trouble — E.S., le personnage central de Sentier, divague par moments, en se déplaçant de la Hongrie à la Yougoslavie — mais le lecteur finit par saisir une époque, on peut même commencer à rire un peu, ce qui est la preuve d'une tragédie en partie surmontée* ».

L'ÂGE D'OR DU ROMAN
Guy Scarpetta, Grasset, coll. Figures, Paris, 1996, 342 pages

TRIPTYQUE

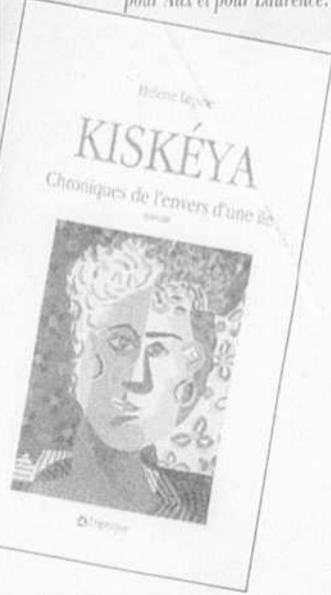
Téléphone et télécopieur: 597-1666



KISKÉYA

Hélène Lépine
Chroniques de l'envers d'une île
roman, 147 p., 18 \$

Kiskéya, l'Hispaniola des géographes, que se partagent Haïti et la République dominicaine, devient dans les Chroniques de l'envers d'une île terre de découvertes, de promesses, d'amours, d'angoisses et de vérités pour Alex et pour Laurence.



Étrangères toutes deux, elles tentent d'y élire domicile. Kiskéya saura-t-elle être l'étape finale, le havre rêvé pour ces deux femmes aux vies méandreuses?

Louise Dupré La memoria



Louise Dupré
La memoria

Un roman superbe et profond dont on sort remué



224 p., 22,95 \$

XYZ éditeur

XYZ éditeur 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
L'abc de la littérature Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Concours 20^e anniversaire

20 prix de \$200.00 • Certificat cadeau échangeable contre marchandise seulement

L'ÉCHANGE

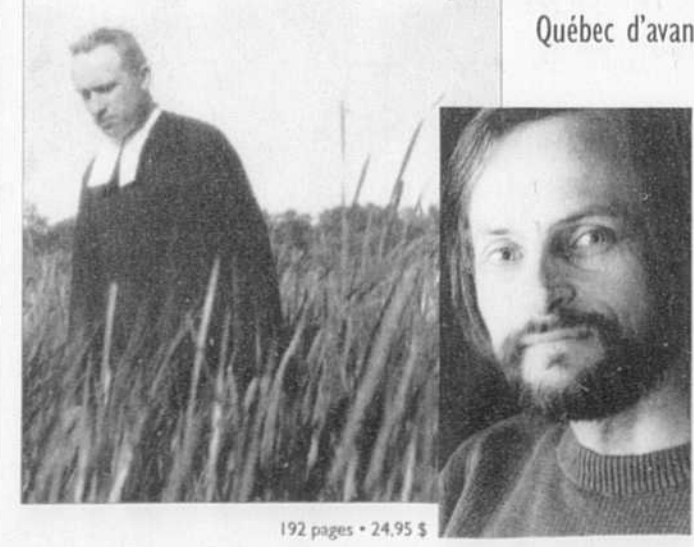
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

L'œuvre d'un humaniste

FRÈRE MARIE-VICTORIN
SCIENCE, CULTURE ET NATION
Textes choisis et présentés par Yves Gingras



Ces textes permettront au lecteur de découvrir une pensée vigoureuse, celle du frère Marie-Victorin, qui contraste avec les discours conservateurs auxquels on limite trop souvent l'éventail des idées exprimées au Québec d'avant-guerre.

« Pour Marie-Victorin, la spécialisation scientifique et la culture générale, loin de s'exclure, se fécondent mutuellement [...]. Science, Culture et Nation mérite un grand détour. »

Robert Soletti, Le Devoir.

Yves Gingras, qui a choisi et présenté ces textes, est professeur d'histoire à l'UQAM.

Boréal
Qui m'aime me lise.

L I V R E S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'ordinaire d'un chroniqueur

BONHEUR, OISEAU RARE
ROMAN POINTILLISTE
Claire Dé, «Etoiles variables», XYZ,
1996, 138 pages
SIX VISAGES DE CHARLES
Nouvelles
Raymond Paul, les Éditions de
l'Hexagone, Montréal, 1996,
103 pages



JACQUES ALLARD

Quelle chance il a de ne parler que de grandes œuvres, me disais-je en écoutant Guy Scarpetta lors de sa conférence publique à l'UQAM, lundi dernier. Comme dans *L'Âge d'or du roman*, il était d'abord à son plaisir de lecture, à sa passion du roman contemporain, proposant tout de suite une critique de «résistance», au risque d'un contrat qui se ferait combat de lecture. Bien sûr, il n'a pas repris les magnifiques analyses de son dernier livre où il commence par les *Versets sataniques* de Rushdie et termine avec *Christophe et son oeuif* de Fuentes. Sans compter la dizaine d'autres ouvrages importants dont l'énumération dit déjà l'ampleur du programme: *La Contrevie* de Roth, *L'immortalité* et *La Lenteur* de Kundera, *la Tante Julia* et le *Scribouillard* de Llosa, *l'Acacia* de Simon, *Paysages après la bataille* de Goytisolo, *Sablier de Kis*, *le Jeu du siècle* de Kenzaburô Oé, *Romanesques* de Robbe-Grillet et *Extinction* de Bernhard.

L'auteur d'*Éloge du cosmopolitisme* (1981) avait même un écrivain québécois à citer comme faisant partie de son répertoire mondial: Hubert Aquin («un très grand, à l'échelle mondiale»). Là-dessus, une anecdote (comme les aime l'essayiste de *L'Impureté* et le joyeux praticien de la critique impure): lors d'un dîner, nous devions tomber d'accord sur le chef-d'œuvre du Québécois, *Neige noire*, lequel réalise en bonne partie ce roman blasphematoire que j'évoquais récemment. Le grand critique d'images et de textes y aura sans doute retrouvé ce cinéma du romancier (et ce roman du cinéaste) propre à l'expression contemporaine. Et vous l'aurez deviné: votre chroniqueur, depuis toujours aquiniste, n'en fut pas chagrin. L'œuvre aquinienne ne réalise-t-elle pas de façon exemplaire (jusque dans son impureté voulue) le roman propre au XX^e siècle: le roman penseur et artiste, si aisément musicien et cinématographe, toujours en progress? Et puis, j'ai beau publier mes improvisations hebdomadaires sous une rubrique nationale, je prétendrai toujours lire d'abord le roman contemporain, compte tenu, bien évidemment, de la complexité de l'origine locale, de son regard, pour tout dire: la mixité qui nous est propre, ce prisme de la francité, de la canadianté et de l'américanité par où passe d'abord historiquement l'expérience québécoise. Notre comparatisme existentiel, celui dont on s'est si peu avisé en critique. Quand arriverai-je d'ailleurs moi-même à bien parcourir cet espace premier de lecture?

En écoutant le conférencier, je me demandais aussi comment j'allais encore passer de ces «grandes œuvres» à l'ordinaire de la semaine. Je venais de ranger plusieurs titres dont *Le Désir fantôme* (Julie Stanton, Leméac) et *La Vie comme une image* (Jocelyne Saucier, XYZ), dont je n'ai pas compris l'intérêt (la littérarité). Et j'avais retrouvé deux parutions récentes: *Bonheur, oiseau rare*, le der-

nier ouvrage de Claire Dé, sous-titré roman pointilliste et le recueil de nouvelles de Raymond Paul, directeur de la collection «Fictions» à l'Hexagone. D'un côté, la fantaisie artiste, bien affichée, de l'autre: le travail plus accusé de l'écriture, forcément un peu programmeur, comme on s'y attend de la part d'un «éditeur» qui publie.

Où se trouvait le neuf, comme le voudrait Scarpetta, aux deux plans de l'expérience humaine relatée et de la formule esthétique? Je me posais la question en la relativisant puisque la quête de la novation me paraît idéologiquement marquée, disons: «moderniste», de cette modernité définie par le «progress» dont on est un peu revenu par les temps qui courent. On peut être de cet avis sans être pour autant un écologiste enragé. À cela s'ajoutait le rappel de Claude Duchet, — inventeur de la sociocritique, de passage lui aussi à l'UQAM —, à savoir que la rupture n'est pas fréquente dans le changement. Qu'il s'agit plutôt de glissements progressifs, comme l'a dit aussi Robbe-Grillet. Que les discours et les formes s'étaient, se superposent, s'affrontent et ne dominent que dans le flou et la contradiction (voir son «sociogramme»). Beau contrat, donc, que de s'engager à dénicher le «neuf», tout en ayant, en outre, l'œil sur la scène internationale.

Conclusion: il me semble que les deux ouvrages lus pour aujourd'hui sont deux exercices où le premier a du charme et l'autre moins qui se regardent un peu trop aller. *Le Bonheur* de Claire Dé se donne dans un récit de douze mois et autant de chapitres où chacun propose quelques dizaines de haïkus (bien calibrés), à raison de quatre la page (à quelques exceptions près). Voilà pour la formule pointilliste. Cela marche. À l'ironie et à l'humour, avec un sens certain de l'observation. Pensez-vous que la symétrie assez appuyée du genre risque d'ennuyer? L'auteur vous a devancés en variant considérablement le type et la quantité de haïkus par chapitre. L'histoire de la rencontre amoureuse de deux éclopés, — il est devenu aveugle alors qu'elle devenait stérile —, se développe

dans la scansion des massacres de Sarajevo, du Bangladesh ou de l'Ouganda. Mais l'amour vaincra! dit tout de même le discours, inspiré par les amants tragiques de Sarajevo.

La plupart des haïkus n'inclinent guère à la contemplation quoiqu'ils soient souvent agréables. La nouveauté de cette formule romanesque réside peut-être surtout dans la seconde lecture (non linéaire) à laquelle on est invité en accrochant au hasard quelques exemples. Erotique: «Te mouiller, t'ouvrir, / te fouir, te fouir, m'enfour, / jouer de ton plaisir». Fleuri: «Tout sérieux, les lys / nous tirent leur langue orange / et montent la garde». Politique: «Gras et à l'abri, / des hommes d'Etat paraissent, / paraphent, sourient / tueurs plus qu'en série, / sanguinaires en cravates. / Et nous immobiles.»

Tendance bien accusée

Les *Six visages de Charles* illustre par ailleurs une tendance bien accusée des recueils de nouvelles parues depuis quelques années. Seraient-ils d'ailleurs plus nombreux au Québec qu'ailleurs dans l'espace francophone? Dieu sait si on aime en tout cas, ici, travailler sur les liens pouvant exister entre des récits théoriquement indépendants. Une vraie mise en texte de la souveraineté-association! Un travail forcené sur les «parties» ou sur la partition, comme on voudra. Dans l'ouvrage de R. Paul, les principaux motifs récurrents tiennent au prénom des Charles dont on fera connaissance et au chien de compagnie aussi, toujours au rendez-vous. Et il y en a d'autres, ponctuels, qui ménagent les transitions ou certaines redondances comme le veut la loi du romanesque.

L'ennui, c'est qu'on les trouve dans une machine narrative froide (parfois à la Duras ou à la Brossard) dans des descriptions abstraites qui s'enchaînent, de mise en abyme en mise en abyme. De tiroir en tiroir, la comode n'est plus comode. Un curieux effet de récit en représentation fixe émerge, fait d'images sur images, de clichés et de tics, sans richesse verbale ou événementielle. Sans histoire qui retienne: les Roxane, Françoise, Estelle, Léa ou Jacques ne me touchent pas. Et puis la langue est parfois incertaine: «bain» confondu avec «baignoire», «ami de garçon», «repas chauds», autant de faits verbaux étonnants, non distancés de l'anglais d'origine.

Les amateurs de nouvelles n'auront donc pas ici les solides histoires d'un Paul Zumthor. Ni l'originalité de Sylvie Massicotte (voir son récent *Voyages et autres déplacements*) ou les jeux du remarquable recueil de Monique Proulx (*Les Aurores montréalaises*) où le montage interne et externe s'accorde parfaitement à l'histoire racontée. Souveraineté de l'écriture qui se bat contre les clichés, ceux des médias ou même la bien-pensance littéraire, comme le dit encore G. Scarpetta. J'y reviendrai.

Quand le destin s'appelle Prosper...

LA TENTATION DU DESTIN
Francis Bossus, Éditions Pierre Tisseyre,
Montréal, 1996, 208 pages

ISABELLE RICHER

Francis Bossus a de la suite dans les idées. Après *La Couleur du rêve*, en 1993, où un petit groupe de villageois décidaient d'agir pour secouer le destin et ranimer leurs rêves abandonnés, l'auteur revient trois ans plus tard avec une variation sur le même thème. La tentation du titre, c'est celle de Jules Souvillon l'argent facile, les petits délits, les associations de malfaiteurs. Mais c'est plus encore la tentation de céder à son rêve de toujours, celui d'écrire. Ne serait-ce qu'un petit conte vaguement philosophique coiffé d'un titre pour faire rêver les enfants: *Le Castor bleu*. Avant d'écrire la première ligne de cette histoire, Souvillon fera mille détours et son parcours croisera plusieurs personnages qui lui apprendront beaucoup sur son compte et celui de ses semblables.

Le talent sûr de Francis Bossus lui permet de nous conduire, à la suite de Souvillon, d'un endroit à l'autre, d'une histoire à l'autre, sans nous égarer et sans que notre intérêt ne s'effiloche. Pourtant, les occasions ne manquent pas pour qu'on s'interroge sur ce cheminement plutôt tortueux et finalement peu plausible. Mais voilà l'habileté de l'écriture de Bossus, le lecteur prend goût à ces petites aventures qui se déroulent entre Montréal, Miami, le Yucatan et la côte normande.

L'histoire dans l'histoire

Souvillon n'a pas 30 ans et il est déjà dégoûté de n'avoir pas d'argent ni d'avenir. Il perd un emploi minable dans un magasin de chaussures et devient secrétaire chez le vieux Charles Lougarel qui lui dicte ses souvenirs. Le vieillard, riche à craquer, a des lubies. Il lui arrive de réveiller son secrétaire en pleine nuit pour poursuivre son récit autobiographique. Malgré les milliers de dollars qu'il lui offre en guise de compensation, Lougarel ne parvient pas à retenir Jules Souvillon qui refuse l'argent gagné honnêtement et quitte la maison du vieux militaire. S'amorce alors le périple du jeune homme qui fera la connaissance de Prosper, Camerounais vivant à Miami depuis qu'il a fui son village natal après avoir volé les économies de ses parents. Prosper est plein de rage, de haine, de violence même dans l'amour qu'il voue à sa belle Martiniquaise. Il se raconte à son nouvel ami et lui ex-

plique que s'il commet des larcins, c'est parce que les gens s'attendent à ce qu'il soit violent puisqu'il est nègre. Jules, en fils de bonne famille, est sidéré par cette théorie fumeuse mais il suivra tout de même Prosper sur la route du crime, se réjouissant chaque fois de récolter tant d'argent si facilement et tremblant de plonger dans cette vie dangereuse.

Après le Français (Lougarel) et le Camerounais (Prosper), son parcours à l'allure initiatique le mettra en présence de l'Italien Silvio Gardini et de sa sœur Sophia. Chaque rencontre lui vaudra de nouvelles réflexions sur le sens du destin. Prosper se croit protégé par une bonne étoile qui guide son destin; Sophia, elle, lui confie que le mot «destin» l'effraie. «Il faut oublier le hasard, qui nous déteste peut-être, et faire son destin.» Au gré des aventures, Souvillon choisira le sien.

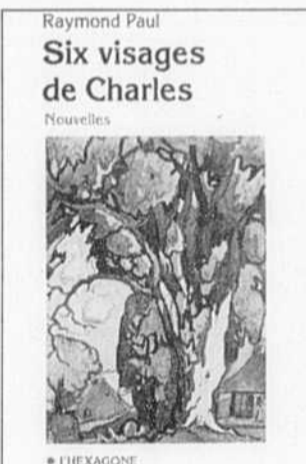
Mieux, il l'inventera un peu en écrivant de longues lettres à ses parents dans lesquelles, pure fiction, il se raconte en enjolivant la réalité. Grâce à un dernier coup plus payant que les autres, le futur ex-minable, comme il se décrit ironiquement lui-même, récolte suffisamment d'argent pour tenir un bon moment et commencer la rédaction de son premier conte.

Fables du temps présent

La construction du corps de ce roman est répétitive. Chaque personnage fait le récit de sa vie, de ses petits espoirs, de ses souvenirs à Souvillon. Véritables stations pour le héros qui va de l'un à l'autre, grappillant de petits extraits qu'il gardera en mémoire. Cette structure itérative évite la redite et donne son charme à la lecture de l'apprentissage qui se déroule sous nos yeux.

Malgré l'aspect quelque peu naïf des personnages (ce sont tous des ratés sympathiques), le lecteur débusquera une grande humanité dans leurs faiblesses, leurs amitiés ou leur franchise.

Avec Francis Bossus, une voix indépendante s'élève dans la littérature québécoise. Entreprise il y a bientôt 30 ans, son œuvre affiche une belle cohérence aussi bien dans les thèmes et la langue que dans le ton. Ses personnages s'interrogent sur les questions fondamentales qui chatouillent l'humain depuis toujours: la volonté, la liberté, le destin, mais sans jamais sombrer dans la grandiloquence ni dans les leçons de vie façon nouvel âge. Bossus nous offre ses courts récits comme de petites fables sur le temps présent. Il traite de grandes vérités en les romançant, les enveloppant, les parant en véritable écrivain qu'il est.



Raymond Paul
Six visages de Charles
Nouvelles



Le Bonheur, oiseau rare
Roman pointilliste

LES LENDEMAINS QUI LISENT...

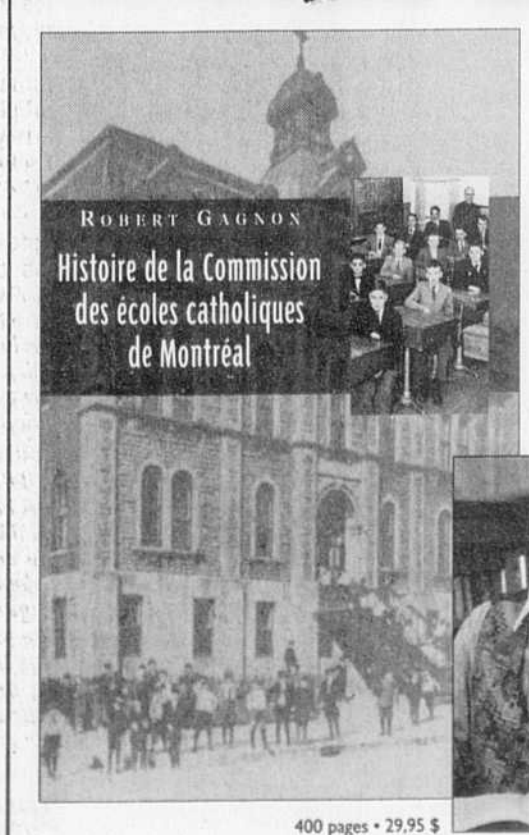
LIBRAIRIE HERMÈS
Élisabeth Marchaudon, libraire
«née pour une petite librairie»

1120, rue Laurier, Ouest
Outremont H2V 2L4
Tél. (514) 274-3669
Télécopieur (514) 274-3660

Bonne jusqu'au 30 juin de l'an 2000
de 9h à 22h, 362 jours par année

DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
DATE:	MONTANT:
CREDIT DE 10% DU TOTAL LORS DU PROCHAIN ACHAT	
TOTAL	
CREDIT de 10% du total lors du prochain achat	
ACHAT DE LIVRES SEULEMENT	N° 15-2

La CECM d'hier à aujourd'hui



En abordant des thèmes tels que la démocratisation de l'enseignement, le rôle de l'Église, l'influence des institutions politiques, la mission sociale, les inégalités socio-économiques entre les hommes et les femmes ou entre les francophones et les anglophones, ce livre nous fait mieux comprendre les liens qui unissent l'éducation et la société.

Robert Gagnon est professeur au département de l'UQAM. Spécialiste en histoire de l'éducation et en histoire des sciences et de la technologie, il a publié *l'Histoire de l'École Polytechnique de Montréal*. La montée des ingénieurs francophones (Boréal 1991).



Le nouveau Beauchemin

Yves Beauchemin
Le Second Violon

D'un livre à l'autre, l'écrivain ne cesse d'affiner son art de conteur. [...] Je me suis régalé.
Jacques Allard, Le Devoir

Le roman [...] contient tout comme les précédents : des personnages plus vrais que nature, une aventure écolo-politico-policrière, un climat enraciné dans la géographie montréalaise et un mélange étonnant d'éléments réels, tirés de l'actualité récente [...].
Raymond Bertin, Voir

Le Second Violon, un grand cru. **Pierrette Roy, La Tribune**

Yves Beauchemin nous montre une fois de plus son immense talent d'écrivain et de conteur.
Gilles Crevier, Le Journal de Montréal

Le Second Violon

560 pages • 24,95\$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Du désarroi à l'espoir d'éduquer

Trois essais inspirés par les états généraux de l'Éducation



ROBERT SALETTI

POUR EN FINIR AVEC L'ÉCOLE SACRIFIÉE
Benoît Séguin, Boréal, 1996,
205 pages

LE MÉTIER D'ENSEIGNANT
Lionel Carmant, Liber, 1996,
135 pages

D'ESPOIR ET D'ÉDUCATION
Collectif, Les Intouchables,
1996, 166 pages

«ÉDUCER QUAND MÊME»
Possibles, vol. 20, n° 2, printemps
1996, 188 pages

Ce n'était qu'une question de temps avant que les états généraux sur l'Éducation, en donnant l'occasion de réfléchir globale-

ment sur l'école québécoise, n'aient des retombées éditoriales. Une première tournée d'essais et de numéros de revue atterrit sur les rayons du chroniqueur. Tentons d'en rendre compte, malgré le fouillis des points de vue.

Première station: le désarroi d'enseigner

Premier arrêt: *Pour en finir avec l'école sacrifiée* de Benoît Séguin. Premier constat: y en a marre de l'aplatissement intégral qu'impose l'actuel système d'éducation aux professeurs. Il s'agit d'un essai coup-de-poing sur la table dans lequel l'auteur, un jeune *drop-out* de l'enseignement, livre le fruit acide de ses expériences à l'école secondaire. C'est un ouvrage peu documenté, dont la seule référence, négative, est celle du rapport Parent. M. Séguin trouve en effet la source des maux actuels dans le vénérable Rapport dont il se sert comme repoussoir. Quels sont ces maux? Ils sont nombreux et de tous les ordres.

Ils sont de l'ordre du milieu de vie. À ce chapitre, les lacunes de l'école secondaire diffèrent fondamentalement selon que l'on parle de l'école publique ou de l'école privée. Benoît Séguin, qui a travaillé dans les deux systèmes, n'a pas assez de vocabulaire pour déplorer le manque de discipline des élèves du public et le culte

de la performance inculqué dans le privé. Dans le cas du public, il serait temps de renouer avec le code séculaire (!?) d'éthique scolaire. Au risque de passer pour un réactionnaire, M. Séguin soutient qu'il faudrait instaurer des règles de politesse et de respect d'autrui. Par exemple, le vouvoiement permettrait de créer la distance nécessaire au véritable apprentissage entre le prof et l'élève alors que le port d'un «uniforme» effacerait les inégalités entre élèves. L'école ludique des années soixante était un leurre, et M. Séguin de réclamer, à peine ironique, plus de retenue et de constipation.

Les maux relèvent aussi des protagonistes. Les parents sont soit absents, soit envahissants, les élèves sont de petits rois déçus et les professeurs, de faux artisans de la liberté qui ont peur des administrateurs et qui se replient sur leur sécurité d'emploi en cas de coup dur. M. Séguin raconte ses démêlés avec un directeur manipulateur et une absence de soutien de la part du corps professoral qui l'ont laissé aigri.

Les maux sont finalement institutionnels. M. Séguin blâme particulièrement les sciences de l'éducation, qui sont censées former les futurs profs, et le ministère de l'Éducation, qui donne priorité aux fonctionnaires sur les profs.

Comme on le voit, les bous émiettés ne manquent pas. *Pour en finir avec l'école sacrifiée* est le témoignage de quelqu'un qui se faisait une idée très haute de l'éducation avant de déchanter au contact de la réalité. Le portrait du frère qui fut son mentor et qui lui fit comprendre — par une «fusillade» du regard — «que [son] premier droit fondamental en tant qu'élève était de [se] fermer la gueule», est à cet égard révélateur. Cela dit, je ne déconseillerais pas la lecture de cet essai. Ce témoignage, livré avec fougue et une rage contrôlée, illustre sans doute assez fidèlement les frustrations des profs du secondaire et si les réactions de M. Séguin paraîtront à plusieurs intempestives, elles n'en demeurent pas moins fondées sur des expériences pédagogiques révélatrices d'un système qui s'écoute ronronner plus souvent qu'il ne se questionne.

Deuxième station: le métier d'enseignant

Contrairement à M. Séguin, le ton de M. Carmant, qui enseigne dans une école secondaire privée de Montréal, est nettement ennuoyant par moments. Contrairement à M. Séguin, pour M. Carmant, l'élitisme de l'école privée va de soi, car l'école est d'emblée sélective et n'a pas de vertu unificatrice. M. Carmant est un fervent partisan de la pédagogie et de la saine compétition, ce qui donne lieu à des affirmations comme celle-ci: «Dans le contexte de la mondialisation des marchés, il est urgent de doter nos jeunes d'un potentiel valable afin de faire du Québec ce pays auquel nous rêvons tous.»

S'il préfère la manière douce à la manière forte, M. Carmant, comme M. Séguin, est un partisan de l'ordre. Les deux réclament d'ailleurs une revalorisation du mé-

tier d'enseignant (M. Séguin préfère le terme «professeur» parce qu'il a la même racine que «professionnel»). Avec une légère différence.

Au risque de passer pour un réactionnaire, Séguin soutient qu'il faudrait instaurer des règles de politesse

Pour M. Carmant, le «maître» doit préserver son image s'il veut avoir quelque autorité. Pour M. Séguin, c'est surtout une question d'auto-affirmation et de respect de soi-même.

Comparée à celle de M. Séguin, la prose de M. Carmant est un fleuve au long cours tranquille. Un style sans éclat, l'absence d'anecdotes significatives, une volonté de présenter sommairement le métier qui tient de la peur d'effaroucher le lecteur (qui craint, c'est bien connu, les longues réflexions), tout concourt à faire de ce *Métier d'enseignant* un essai qui ne passera pas à l'histoire.

Troisième station: un peu de lumière

Quittons maintenant les rives du témoignage personnel pour prendre le bateau du collectif. Suivant une recette éprouvée lors du dernier référendum (dans *Je me souviens*), la maison des Intouchables publie *D'espoir et d'éducation*, un ouvrage sur l'éducation qui cherche à donner la parole à un peu tout le monde. Des intellectuels, des étudiants, des profs, des pédagogues, des représentants d'association viennent tour à tour poser leur pierre à l'édifice des «états généraux».

Comme il s'agit d'un ouvrage hétéroclite composé de textes en général assez courts qui répondent à des exigences diverses (éditoriaux, pédagogie de la lecture, défense de la littérature québécoise, services de garde à l'enfance, etc.), il est difficile d'y trouver une ligne directrice. Si ce n'est que la grande majorité des participants s'entendent pour dénoncer le mercantilisme ambiant et regretter la désagrégation de la culture scolaire. Quelques textes — de Marc-André Ethier, Jocelyn Berthelot et Lise Bissonnette — relativisent l'étendue des dégâts et mettent en garde contre la tentation passéiste.

Il n'est pas si loin le temps où un ministre influent de l'Union nationale pouvait déclarer qu'instruire le peuple équivalait à trahir nos ancêtres (un humoriste avait lui aussi réglé la question en affirmant que le plus grave problème de la jeunesse, c'était que trop de gens n'en faisaient plus partie). Plusieurs textes, modestement, cherchent des pistes de solution. Ces pistes convergent vers la formation des maîtres et, plus globalement, vers l'État, un État largement responsable de la dévalorisation de l'enseignement et de la démobilitation des troupes. Une formule de Luc Thériault résume assez bien la situation à certains niveaux d'enseignement: «Quand la passion n'est plus chez l'enseignant, elle [ne] naît plus chez l'enseigné.»

Des pistes de solution, on en trouvera également, plus élaborées, dans le dernier numéro de la revue *Possibles* consacré à l'éducation «quand même»: pluralisme institutionnel, école à temps partagé, assouplissement de la machine d'État, mise au rancart de la raison instrumentale, etc. L'espace fait ici cruellement défaut pour rendre justice à la réflexion sur l'école engagée par les collaborateurs de ce numéro.

ENTREVUE

La mort lente d'un fleuve

Pierre Béland signe un essai sur les bélugas qui se lit comme un roman

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Dans le fleuve Saint-Laurent, ils s'appellent Pascolio ou Booly. Leurs semblables cadavériques, contenus dans le livre des morts du biologiste Pierre Béland, portent après autopsie de simples noms de code comme DL-2-89 ou DL-8-93. Les uns comme les autres sont des bélugas, des morts-vivants qui, dès l'âge de neuf ans, transportent dans leurs tissus un niveau de BPC suffisant pour en faire, selon les normes canadiennes, des déchets toxiques...

Les déchets toxiques en question sont pourtant dotés, rappelle Pierre Béland, d'une intelligence peu commune chez les mammifères. Leur cerveau? Si comparable aux hommes que les neurologues eux-mêmes pourraient s'y méprendre.

Pierre Béland n'est pas non plus un chercheur typique. Un de ses amis raconte qu'il a écrit de nombreux chapitres des *Bélugas ou l'adieu aux baleines* les yeux embués par les larmes.

Comme il le souligne lui-même dans son ouvrage fraîchement paru, cet expert de renommée mondiale relève plus du croque-mort que de l'explorateur: depuis 1982, il a participé à l'autopsie de 80 des 179 bélugas morts d'un cocktail de biphényles polychlorés (BPC), d'insecticides (DDT, chlordane, etc.), de mercure et de plomb, entre autres ingrédients contenus dans le Saint-Laurent. Certains rapportent tels des trophées des originaux morts sur leurs toits de voiture; Pierre Béland et son équipe, eux, ne se font aucune gloire de transporter depuis le Saguenay jusqu'à l'hôpital vétérinaire de Saint-Hyacinthe les carcasses de baleines et de baleineaux échoués sur les rives du fleuve.

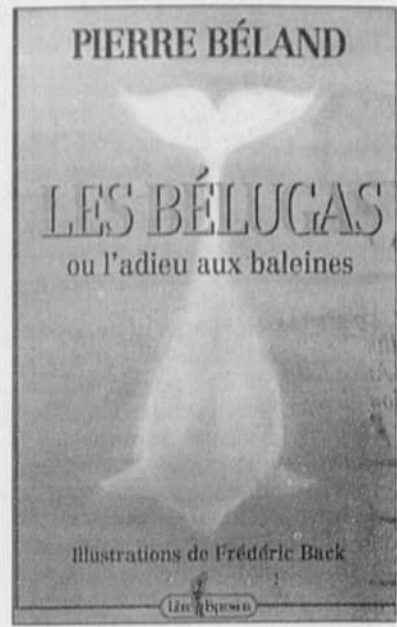
Travail d'autant plus pénible que le chercheur les connaît pour plusieurs personnellement. «Des 500 bélugas que compte le Saint-Laurent, on en reconnaît maintenant plus de 200, grâce à des années passées à les photographier», note M. Béland.

Pourtant, pour le néophyte, rien ne ressemble plus à un béluga qu'un autre béluga, tous très blancs. C'est donc essentiellement par leurs marques — causées par une cicatrisation rendue difficile par un système immunitaire déficient, par des balles de fusil, par un prédateur ou par un excès de curiosité qui les font s'approcher des bateaux et de leurs hélices — que les experts les distinguent et approvoient ces bêtes étonnamment inoffensives pour l'homme.

«Ces photos nous permettent d'étudier leur structure sociale. On sait maintenant que la mère reste avec ses petits. Se déplacent-ils aussi par troupeau avec leurs frères et sœurs? Quelle est l'importance de la cellule familiale? Si une femelle met bas seule, quelles sont les chances de survie du petit?»

Pierre Béland a lui-même assisté à la naissance difficile d'un bébé béluga, qui semblait mort-né, incapable d'émerger seul. Pendant dix-sept longues minutes, un troupeau entier l'a constamment ramené et maintenu à la surface sur la tête ou le dos d'un adulte.

De telles anecdotes remplissent les 266 pages d'un ouvrage qui se lit comme un roman mais qui se distingue surtout par une vulgarisation scientifique remarquable.



Point besoin d'être un écolo militant pour s'inquiéter de la tragédie qui se trame dans le fleuve et dont on apprend au fil des pages de l'ouvrage de Pierre Béland les sombres paramètres. «L'incidence des cancers observée chez ces bélugas est la plus élevée de tous les mammifères marins et le nombre de cas dépasse proportionnellement celle de l'homme», peut-on lire. Ou encore: «Si les femelles sont moins intoxiquées, c'est seulement parce qu'elles transmettent ces contaminants à leurs veaux en les allaitant.»

Mais pourquoi les bélugas sont-ils si mauvaise santé, rongés pour plusieurs par le cancer? Pourquoi le roman, par exemple, s'en tire-t-il mieux dans cette mer de produits toxiques? Pierre Béland évoque plusieurs hypothèses. «Les bélugas, d'une part, ont une très grosse réserve de graisses où s'accumulent particulièrement les produits toxiques. D'autre part, les plus gros animaux, comme le rorqual, mangent proportionnellement moins que le béluga et consomment donc moins qu'eux de poissons toxiques.»

Milieu hostile à tous points de vue. L'été dernier, l'équipe de Pierre Béland a mesuré que l'environnement sonore des bélugas à la hauteur de Tadoussac est plus bruyant que le seuil de tolérance humaine. «Il faudrait notamment un gros bateau, plutôt que des dizaines de petits, embarquant les nombreux touristes pour l'observation de bélugas.»

Au fil des siècles, depuis Jacques Cartier qui en vit de beaux spécimens, jusqu'à la chasse massive des années 1920, le béluga a tantôt été jugé ennemi numéro un des morues, tantôt proie lucrative entre toutes. Avant 1979, date à laquelle le gouvernement a jugé bon de protéger l'espèce, les seuls regards envers les bélugas étaient rendus dans le but d'aider les Inuit.

Les Bélugas ou l'adieu aux baleines s'étend davantage sur l'histoire de ces bêtes au fil des siècles, en démontre les principales caractéristiques en une fiche technique de plusieurs pages, le tout rehaussé d'une vingtaine de dessins de l'homme qui planait des arbres, Frédéric Back. On préférerait qu'il s'agisse d'un roman fleuve tant on craint une triste fin.

LES BÉLUGAS OU L'ADIEU AUX BALEINES
Pierre Béland
Libre Expression, illustrations de Frédéric Back
Montréal, 1996, 266 pages

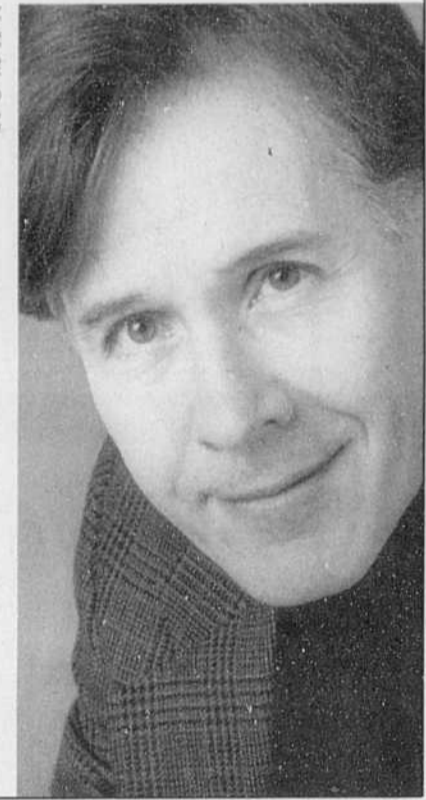
L'HEXAGONE

Lire, un art de vivre



NORMAND CORBEIL
Un congé forcé
288 p., 24,95 \$

Un premier roman de très grande qualité littéraire. Un récit de l'amour devenu douleur, mais où l'errance dans les rues de Montréal devient un antidote contre le malheur et une tentative de dépassement. Le paysage urbain illuminé par l'écriture.



DENISE BOUCHER Les Divines



«Denise Boucher a écrit une œuvre magnifique.»
Jean Beaunoyer, La Presse

102 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE

DENIS VANIER Renier son sang



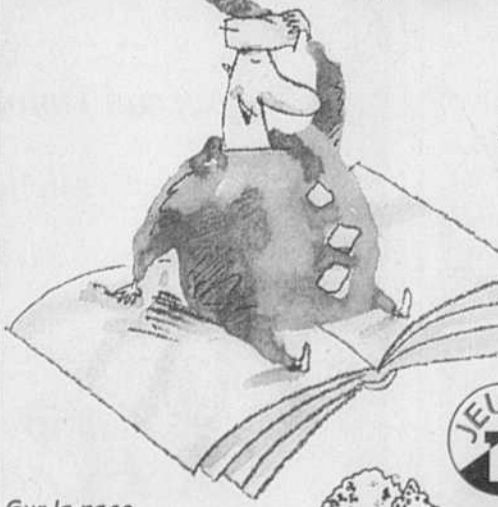
l'amour fit de lui un itinérant paranoïaque, traître sans cause seul, sale et affamé sans œufs ni savon, pour qui tout pèse dans une balance immédiate

76 p., 12,95 \$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Les samedis fous de Mille-Mots

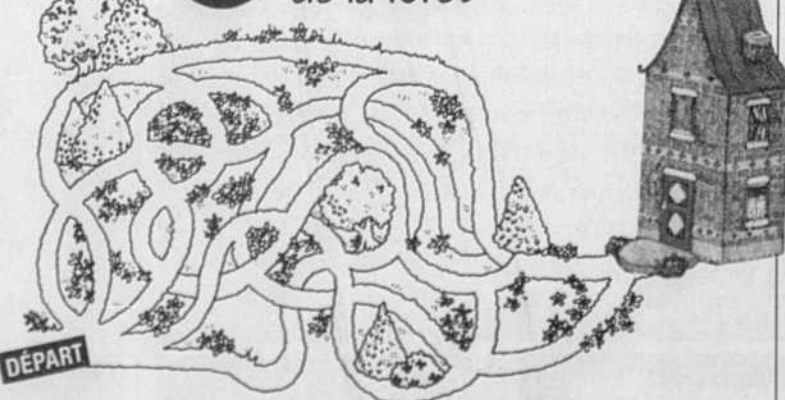
un concours LE DEVOIR / Héritage jeunesse



J'adore dessiner des labyrinthes! Je t'en ai fabriqué un cette semaine: ESSAIE DE LE RÉSOUDRE!

JEU 13 Le labyrinthe de la forêt

Sur la page couverture du livre de Mireille Levert, on voit le Petit Chaperon rouge qui marche sur le chemin de la forêt, suivie par le grand méchant loup. Vite, tu dois aider le Petit Chaperon rouge à trouver le chemin qui mène à la maison de sa grand-mère...



LE PETIT CHAPERON ROUGE

Mireille Levert



Tu connais l'histoire du Petit Chaperon rouge et du grand méchant loup? Grâce aux merveilleuses illustrations de Mireille Levert, la magie de cette histoire vieille comme le monde nous emporte tout au fond de la forêt pour une grande aventure.

Poste ta réponse avant le 12 mai 1996 et cours la chance de gagner un des dix exemplaires de l'album *Le petit chaperon rouge*. Inscris ton nom, ton âge, ton adresse complète et le numéro du jeu. Les dix gagnants seront choisis au hasard parmi les bonnes réponses. Le 16 mai 1996 à midi. Les règlements détaillés du concours sont disponibles au siège social des éditions Héritage.

Les Éditions Héritage inc.
Concours LE DEVOIR/éditions Héritage
300, rue Arran, Saint-Lambert (Québec) J4R 1K5

CONCEPTION GRAPHIQUE: MADELINE EVELL - ILLUSTRATION: PHILIPPE GERMAIN - CONCEPTION DES JEUX: LUCIE PAPINEAU

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Célébrer la fin des idéologies

LES PETITS BONHEURS

À l'ombre d'Henry James



GILLES ARCHAMBAULT

LE FILS ET AUTRES NOUVELLES
Edith Wharton, traduit de l'anglais par Anne Rolland, Gallimard, collection «L'Étrangère», Paris, 1995, 221 pages

Étrange destin que celui d'Edith Wharton. Elle commence à écrire à 11 ans mais ne publie son premier roman qu'à 40. Née dans une famille de la haute société de New Jersey, elle finira sa vie en France. Quand elle meurt près de Paris en 1937, à 75 ans, elle a pu assister à l'écroulement d'un monde. Celui du raffinement bourgeois ou de ce qui passe pour tel.

Je ne serais pas autrement surpris d'apprendre que, pour la grande majorité des lecteurs d'aujourd'hui, la littérature d'Edith Wharton paraît démodée. Les héros et les héroïnes de l'auteur d'*Ethan Frome* sont la plupart du temps issus de la bourgeoisie. Très souvent, ils sont ruinés ou le deviendront. La manière d'Edith Wharton est à rapprocher de celle d'Henry James. Notre romancière était au reste une familière du grand Américain et de Paul Bourget. Comment s'étonner alors qu'elle fasse son miel des raffinements psychologiques? On ne se tue pas à la tâche pour assurer la quotidienneté dans ce monde décadent. On met à sec des fortunes qu'ont amassées des ancêtres bâtisseurs.

Et on a alors tout le loisir de se demander si on aime ou si on est aimé et de se passionner pour des intrigues dont la pertinence n'est pas toujours évidente.

Les trois nouvelles réunies sous le titre de *Fils* ont à voir avec l'amour maternel. *Le Pélican*, qui est de 1898, raconte l'histoire de Mrs Amyot, conférencière mondaine, qui ne tire son épingle du jeu qu'en profitant de l'apitoiement des autres. Elle s'affiche comme mère pourvoyeuse alors qu'elle n'est qu'une pitoyable bêcheuse.

Les *Lettres* (1930) nous apprennent le désarroi d'une femme, Lizzie West, qui découvre longtemps après que son mari n'a même pas ouvert les missives qu'elle lui avait fait parvenir, et qu'il prétendait pourtant avoir lues avec émotion. La vérité, c'est qu'il en voulait à sa fortune. Elle décide alors de quitter le foyer conjugal en compagnie de ses enfants.

C'est en 1933 qu'Edith Wharton publie *Le Fils*. Là encore, c'est une supercherie qui est à la base de l'intrigue. Mrs Glenn, devenue veuve, part à la recherche d'un fils qu'elle avait jadis confié à l'adoption. Elle finit par retracer un couple, les Brown. Avec la complicité de leur fils, ces derniers se font passer pour les parents adoptifs. Ce coup monté a l'argent pour moteur. Il s'ensuit pourtant une fascinante histoire de sujétion. Non seulement Mrs Glenn est-elle ravie de retrouver un fils qu'elle croyait perdu, mais elle tombe sous l'emprise de ce couple d'es-crocs.

Le rapprochement avec James est inévitable. Norcutt, le narrateur, a le comportement de la plupart des narrateurs jamaïsiens. Il dit «je», mais ne dévoile rien sur sa personne qui ne relève pas du banal le plus total. C'est par les confidences, les conversations banales ou non, que se révèle la vérité.

Sous la plume d'un écrivain médiocre, le récit n'aurait aucun intérêt. Mais Edith Wharton sait y faire. De cet écrivain merveilleux auquel elle nous fait penser, elle a retenu cette stupéfiante habileté à suggérer plutôt qu'à dire. Son écriture a un charme certain. Il est de ces auteurs qui n'ont pas d'âge.



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Edith Wharton

L'HOMME-DIEU OU LE SENS DE LA VIE
Luc Ferry, Grasset, Paris, 1996, 246 pages.

Luc Ferry est sans doute un des plus grands essayistes francophones contemporains. Peu ont un tel talent. Dans les centaines d'auteurs qui ont écrit sur l'écologie, aucun ne l'a fait avec autant de perspicacité et de lucidité que Ferry. Pour son *Nouvel Ordre écologique*, nulle surprise qu'il ait remporté tant de prix: Médicis de l'essai, Jean-Jacques Rousseau de la ville de Genève.

L'écologie, il l'a littéralement démontée. Et a démontré de façon claire l'anti-humanisme latent de certaines de ses branches. Mettre tous les «étants» sur le même pied banalise l'homme, lui donne une valeur égale à une mouche ou une roche. Au reste, avertit Ferry, plusieurs écolismes cherchent à refaire le coup du «grand dessein», de la grande utopie salvatrice, dans notre monde en manque de transcendance, et donc en manque de sens.

Cette question du sens affleurerait à la fin du *Nouvel Ordre écologique*. Elle revient ici comme thème central du nouvel essai de Ferry, *L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*. La question du sens «semble avoir déserté la place publique», écrit l'auteur. Conséquence, dans un premier temps, d'une fuite des dieux, voire de la «mort de Dieu», diagnostiquée par Nietzsche au dernier siècle. Conséquence, plus récemment, des désillusions idéologiques de ce siècle. La question (du sens de la vie) fut récupérée par le politique, par les utopies, qui promettaient de



ANTOINE ROBITAILLE

conduire à l'établissement du paradis sur terre. Le marxisme? Une religion séculaire. Mais la question fut aussi évacuée par Freud et la psychanalyse, qui affirma que l'angoisse moderne face au sens relevait de la maladie mentale: «Montaigne et les stoïciens névrosés?», s'interroge Ferry.

La fin des idéologies s'accompagne, note aussi l'auteur, d'une sorte de démission philosophique: on enseigne maintenant la philosophie non pas comme une recherche de réponse à la question du sens de la vie, mais comme une simple histoire des idées. (Vivement la renaissance de la philosophie politique, à laquelle Ferry participe, comme les Taylor et Manent.)

L'apparence de l'évacuation de la question du sens de l'espace public par la fin des transcurrences rend-il notre monde moins moral pour autant? Il semble bien que non, à lire Ferry. Suivant le sociologue Lipovetsky dans son étude *Le Crépuscule du devoir*, non sans diverger d'opinion avec lui sur certains aspects, il souligne plusieurs progrès dans l'attitude morale. Pour preuves, les sta-

tistiques françaises montrant une spectaculaire hausse du bénévolat et les réactions morales que les populations occidentales imposent à leurs leaders au nom de la philosophie des droits de l'homme.

Mais une question, lancinante depuis l'aube de la modernité, revient ici: est-il possible de fonder une morale sur autre chose que sur des transcurrences, religieuses ou politiques? Nous n'en avons pas le choix, dit Ferry. Il faut accepter ce fait que l'homme se retrouve seul pour affronter les expériences cruciales de l'existence. Il ne suffira pas de nous inventer de nouvelles transcurrences, politiques ou religieuses, pour combler le vide. Ferry avertit qu'il serait risqué pour la liberté, par conséquent pour l'humanisme, de se lancer à corps perdu dans quelque écologie profonde, *new age*, ou encore un syncrétisme orientalisant.

Mais ici encore (comme dans l'exemple du bénévolat), la réalité telle qu'il nous la présente peut nous rassurer: une morale et une spiritualité laïques deviendraient des horizons accessibles. Une hypothèse est centrale dans l'essai de Ferry: la question du sens se recomposerait lentement sur la base d'un double processus, d'où l'humanisation du divin et la divinisation de l'homme.

Anthropologie et idées chrétiennes

Le premier mouvement est celui qui a fait naître la philosophie des droits de l'homme de la cuisine du christianisme. L'anthropologie moderne, aussi nouvelle soit-elle, est en grande partie le fait d'une sécularisation d'idées chrétiennes. Mais les

Lumières se sont construites contre la religion, contre ses «superstitions». Et il y a encore des divergences fondamentales entre la doctrine catholique officielle et la philosophie des droits de l'homme. Notamment cette antinomie (que Ferry explique en référence à une récente encyclique), entre vérité révélée, et les vérités découlant de la Raison humaine.

Dans cet élan, Ferry procède à une double réhabilitation. De Descartes d'abord, dont il défend le procédé rationnel de l'examen de toute proposition qui s'offre à elle. De la modernité aussi, dont il souligne que son projet fut dévoyé en notre siècle. Mais Ferry se méfie de ceux qui, sans nuances, en font la source de tous nos maux. La modernité, Ferry l'affirme, peut se réduire à l'injonction «de refuser les arguments d'autorité». Voilà un fondement de la morale laïque.

Le second courant procède en quelque sorte d'une révolte métaphysique: il y aurait divinisation de l'humain. Conséquence, d'abord, de l'individualisme grandissant qui, avec l'essor du capitalisme, a fait bientôt de chaque homme un individu, délesté de son lignage familial. Puis délesté aussi du poids de la communauté, se considérant unique, capable (notamment à cause de la conception moderne de l'amour) de faire son destin. Ferry offre de belles pages sur ce

processus, puisant aux classiques de la nouvelle histoire et notamment du fameux *L'Amour et l'Occident* de Denis de Rougemont.

Dans l'humanisme, affirme Ferry, il y a transcendance, une transcendance non plus verticale, mais horizontale, centrée sur l'humain. A notre époque, des sacrifices sont concevables (contrairement à ce qu'affirmait Lipovetsky). Ceux-ci ne seraient maintenant exécutés qu'en fonction de l'idéal de la vie humaine, conformément à la liberté humaniste, impliquant donc un choix personnel, celui du sacrifié. Ce n'est plus la nation, la «race», le divin qui le justifie, mais la souffrance ou la dignité de simples humains. L'humanitaire, à défaut d'être une politique, contient en germe une spiritualité, une morale laïques.

Le corps humain constitue le nouvel espace du sacré: «Il ne s'agit plus tant de libérer la corporéité en nous (comme dans les années soixante) que de la préserver d'éventuelles atteintes émanant des puissances cumulées de la science, de l'industrie, et du commerce.»

La question: sommes-nous tous devenus humanistes? Sûrement pas, mais il est indéniable que nous baignons dans cette «ambiance» idéologique de l'idéalisation de l'homme. Et qu'elle est porteuse d'espoir. Pour joindre l'auteur de cette chronique: arinnov@riq.qc.ca



Librairie
Garneau

LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL

LES PETITS BONHEURS D'OCCASION
ÉMISSION SPÉCIALE DU 20 AVRIL

VENEZ ASSISTER À CETTE RENCONTRE ANIMÉE PAR JEAN-CLAUDE GERMAIN

AU PROGRAMME

De 12h30 à 13h30
Débat sur la censure avec Claude Jasmin, Anne Dandurand, Nathalie Collard et Pascale Navarro

De 13h30 à 14h30
Le métier de critique avec Réginald Martel et Robert Chartrand

De 14h30 à 15h30
Débat avec Hélène Girard et Alain Stanké
des éditions Boréal et Stanké

1691, rue Fleury est, Montréal
• Tél.: (514) 384-9920 • Fax.: (514) 384-4377
Tous les jours de la semaine 9 h à 21 h 30

Conteurs canadiens-français (1936-1967)

Anthologie colligée par **Adrien Thério**

416 p., 15,95 \$

Gérard Bessette, Roch Carrier, Adrienne Choquette, Pierre Dagenais, Jacques Ferron, Madeleine Ferron, Roger Fournier, André Giroux, Alain Grandbois, Madeleine Grandbois, Jean Hamelin, Anne Hébert, François Hertel, Albert Laberge, Félix Leclerc, Roger Lemelin, Wilfrid Lemoine, Andrée Maillet, Claire Martin, Suzanne Paradis, Jacques Renaud, Jean-Jules Richard, Ringuet, Gabrielle Roy, Jean Simard, Yves Thériault, Adrien Thério, Roger Viau.

XYZ éditeur **TYPO** ROMAN

XYZ éditeur 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
abc de la littérature Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

TYPO CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

ROMAN

Une forêt pour Zoé
Louise Maheux-Forcier
210 p., 12,95 \$

«Un saut périlleux, terriblement gratuit et sauvage, d'une grande perfection formelle.»
- Réginald Martel, La Presse

NOUVELLES

Le Fils d'Ariane
Micheline La France
112 p., 9,95 \$

«Une grande maîtrise de l'art d'écrire et une grande sensibilité face à l'existence des hommes.»
- Chantal Gamache, XYZ

CONFÉRENCES

Le mardi 30 avril 1996 à 19h30
MONSIEUR ANDRÉ NAUD
Catholique et libre
suivi du lancement de son livre
Un aggiornamento et son éclipse
La liberté de la pensée dans la foi et dans l'Église

Le mardi 7 mai 1996 à 19h30
PÈRE LUCIEN COUTU
La prière et le silence à l'école de l'Orient chrétien
suivi du lancement de son livre
La méditation hésychaste
À la découverte d'une grande tradition de l'Orient

Ces conférences auront lieu à **L'Auberge de l'Oratoire**
3840, chemin Queen Mary, Montréal
Entrée gratuite

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Trois héroïnes pour trois nouveaux auteurs

CARMEN EN FUGUE MINEURE
Carole Fréchette, *La courte échelle*, coll. Roman+, 1996, 148 pages
COMME LA FLEUR DE NÉNUPHAR
Madeleine Arsenault, *Québec/Amérique*, coll. Titan, 1996, 140 pages
LE SECRET DE MADAME LUMBAGO
Gilles Tibo, ill. par Louise-Andrée Laliberté



Trou noir. Brassage d'émotions. L'image du nénéphar est belle: «Les pieds dans la merde et le reste au soleil.» *Comme la fleur du nénéphar* est une lecture d'eau tumultueuse, de courant fort avec des rochers qui affleurent. De belles images auxquelles se raccrocher comme autant de bouées.

Noémie, l'héroïne de Gilles Tibo, navigue en eau plus calme. Elle est plus jeune aussi. Fièvre de ses sept ans et 3/4, Noémie parle de sa gardienne, Mme Lumbago, qui est aussi sa meilleure amie. Ses parents sont toujours débordés. Alors Mme et M. Lumbago sont sa vraie famille, finalement. Ils sont «nés dans l'ancien temps», «tellement vieux qu'ils doivent regarder des photos pour se souvenir de leur jeunesse». Noémie soupçonne que dans la maison de Mme Lumbago se cache un trésor et invente mille ruses pour le découvrir, allant même jusqu'à faire le grand ménage. Mme Lumbago ne sait pas trop lire, croit Noémie, pas très bien compter non plus, alors la petite fille prend bien son temps pour réviser ses leçons afin que Mme Lumbago apprenne. Une relation tendre et sans pareille. Une chaude complicité jusque dans le chagrin. Car c'est auprès d'elle que Noémie vivra son premier deuil.

De ces chroniques de vie tendres et charmantes se dégage un portrait attachant, joli, bien cerné, comportant juste ce qu'il faut de naïveté pour être crédible et laisser croire à l'impossible. Le total de 164 pages fera peut-être peur aux enfants de sept ans et 3/4. A moins qu'ils ne soient des lecteurs exceptionnels. Or, il est très rare que les lecteurs soient confrontés à des héros ou héroïnes plus jeunes qu'eux. Dans ce cas, il y aura peut-être exception. De très gros caractères ont été choisis, les chapitres comportent au plus cinq ou six pages et au moins une illustration.

Les lecteurs de huit à dix ans auront juste assez de recul pour apprécier la naïveté de Noémie et sa ferveur. Et lorsqu'il sauront que trois autres Noémie sont en préparation, ils auront hâte, comme moi.

rose toute sa brassée de linge, le rouge fureur de vivre avec lequel Angéla la barbouillera gentiment pour qu'elle fasse plus vieille, le rouge infini avec lequel elle signera son nom sur le mur de l'appartement de Manu pour dire «j'existe». Le portrait de cette Carmen, si différente de celle du célèbre opéra que son père voit en elle, est touchant, juste, aussi vrai que nature. Il se précise au fil des événements, à mesure que Carmen se découvre et s'affirme elle-même. Émouvante lecture!

Pour Madeleine Arsenault, c'est plutôt la couleur jaune ambré qui se donne à lire. C'est la couleur que l'auteure donne à la vie douce, confortable. Et c'est nettement celle qui triomphe, mais ça n'est pas évident tout de suite. Beaucoup de couleurs plutôt sombres telles qu'une «peur mauve» ou une «colère bleue», mais surtout la couleur noire des orages. C'est qu'Emma, 13 ans, vit avec une belle-mère exigeante qu'elle ne réussit pas à encaisser. Les affrontements s'intensifient. Le départ de son complice de frère précipite la crise. Emma se sauve, réussit à rejoindre sa mère, pauvre, dépressive et seule. Le père d'Emma récupère sa fille en miettes. La rencontre d'un amoureux lui redonne des ailes qu'un nouvel affrontement vient à nouveau rogner. Tentative de suicide.

Trois premiers romans jeunesse. J'allais dire trois nouveaux auteurs, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Carole Fréchette écrit déjà du théâtre. Sa pièce *Les quatre Morts de Marie* lui a valu le prix du Gouverneur général 1995. Gilles Tibo a déjà créé plusieurs albums jeunesse dont il assure l'écriture et l'illustration. Quant à Madeleine Arsenault, ses trois premières nouvelles sont diffusées à la radio. Pour tous les trois, c'est le premier roman. Trois beaux départs! Et tous les trois proposent un héros féminin.

Celui de Carole Fréchette s'appelle Carmen, a presque 15 ans et est très timide. Au point où un exposé oral devant la classe en ce matin de Saint-Valentin lui apparaît comme une montagne. Surtout après le geste qu'elle a osé hier. Elle va mourir de honte devant Simon Krasinski. Sur le chemin de l'école, elle fait demi-tour et commence une fugue qui durera à peine 24 heures. Ses parents n'en auront même pas connaissance. Mais ces quelques heures de liberté seront déterminantes pour elle. Sa rencontre fortuite avec Manu, le chanteur, sa réponse au reporter qui l'interviewe sur la rue, sa participation improvisée au spectacle de Manu, sa nuit blanche, la transformeront.

L'impression d'être transparente, désolante de banalité, de ne pas compter, s'estompée peu à peu, à mesure que Carmen osera. Même son impulsion de s'emparer de bâtons de route n'est pas anodine. Chaque nouvelle audace est accompagnée de touches de rouge: de la barrette rouge qu'elle laisse au fond de sa poche jusqu'au rouge à lèvres passionnante avec lequel elle paie son hamburger, il y aura le rouge du chandail de Manu qui teinte de

TRUFO MISTO

Le virtuose des histoires de sang

Avant tout, il y a Russell H. Greenan, l'un des rares signataires de polars qu'il faudrait inventer, fabriquer, confectionner si Dieu ou ceux qui s'occupent de l'industrie inhérente à la création du bipède ne l'avaient pas inventé. Greenan n'est pas un as des histoires de sang, il est mieux que ça. Il est un virtuose.

C'est une opinion? Et comment que c'est une opinion! Mais une opinion qui s'est forgée comme constituée après lecture de tout ce que cet étrange M. Greenan a composé. Et croyez-nous, les partitions sanguino-passionnelles que cet homme a signées sont des chefs-d'œuvre. Rien de moins.

Il en est ainsi parce que Greenan est un maître de l'intrigue, un maître du style. Un écrivain qui a le respect du lecteur-lectrice ou vice versa en évitant d'instiller dans ses bouquins ces tics comme ces trucs si chères aux Ellis Peters de ce monde. Vous savez... ces trucs qui consistent à nous prendre, mine de rien, pour des empaffés en signalant à la page 342 que le crime a été commis en imbibant de cyanure les poils du chimpanzé qui habite le lieu du méfait.

Tout cela pour signaler quoi? Ceci: Rivages poursuit la réédition des romans que Greenan avait refilés aux Éditions sombres crapules en publiant ces jours-ci *La nuit du jugement dernier*. Auparavant, Rivages avait ressorti *C'est arrivé à Boston*, *la Vie secrète d'Algernon Pendleton*, et *Sombres crapules* qui avait donné son nom à la maison d'édition qui, la première, avait eu le chic de faire de Greenan son champion.

On n'a pas relu *La nuit du jugement dernier*. Mais on se souvient fort bien qu'on s'était régalé avec cette histoire se déroulant, comme la forte majorité des histoires de Greenan, à Boston. On avait été séduit. Séduit et subjugué.

L'histoire? «Ce week-end dans un hôtel particulier de Boston se présentent sous les meilleurs auspices. Mais il s'avère que l'invitation est un squat et le propriétaire légitime, Richar Pearlmother, est furieux. Ça tombe mal parce que cet homme élégant qui se gargarise de citations la-

tines est un cinglé. Très copain avec un énorme tigre baptisé Tamerlan, il dirige un club où sont reconstituées, avec une précision maniaque, les scènes les plus sanglantes de l'histoire — jusqu'à ce que mort s'ensuive, en général, dans des décors somptueux et d'épouvantables souffrances.» C'est ce qui est écrit sur la page de garde.

Cela étant, le Pearlmother est cinglé jusqu'à quel point? Jusqu'à celui de la mégalomanie. A preuve, la page 132: «Il y a soixante-dix ans, le Royaume-Uni était la première nation de la planète. Ce n'est plus à présent qu'un cadavre en pleine décomposition. Pourquoi? Parce que la classe dirigeante a fait taire ses instincts naturels pour mieux s'imprégner des chimères de ces altruistes forcés. Subitement, tout un chacun n'a plus eu qu'une envie — devenir bon, s'autosacrifier sur l'autel de l'humanitarisme. Dès que les gens tourment ainsi le dos à la réalité, ça finit forcément en catastrophe, hein? On ne badine pas avec la nature.»

Bon. Ecoutez: en toute sincérité, si vous avez envie de lire un polar, procurez-vous, toutes affaires cessantes, un Greenan. Laissez tomber le reste. Tout le reste. Achetez *La nuit du jugement dernier*. Si vous ne le trouvez pas, achetez *Sombres crapules* ou *C'est arrivé à Boston*. Incidemment, ce dernier constitue une excellente introduction à l'œuvre de Greenan. Qu'il fuie la notoriété ne nous empêche pas de savoir qu'il est génial.

Greenan, c'est mieux que Ellroy et même que James Lee Burke. Parce que l'héritier de Raymond Chandler, c'est lui.

En terminant, soulignons que Folio vient de sortir la biographie que Pierre Assouline avait consacrée à Simenon. Si on aime la littérature au sens, pour faire BCBG, le plus large, il faut lire cette brique. C'est une référence.

LA NUIT DU JUGEMENT DERNIER
par Russell H. Greenan, Rivages, 453 pages
SIMENON
par Pierre Assouline, Folio, 1060 pages

LETTRE

Léo et Le Pen

Je viens de lire dans le cahier Livres du *Devoir* de samedi 23 mars l'article sur la mort de Léo Mallet («*Léo est mort*»), en forme d'hommage au talent de l'auteur de romans policiers. Je n'y aurais vu aucun inconvénient si l'auteur de cette nécrologie enthousiaste n'omettait pas d'informer son lecteur sur quelques travers regrettables et condamnables de celui qu'il décrit comme un «être atrabilaire (...) anarchiste (...), troskyste...». En ne se servant que d'une seule source comme il l'avoue lui-même (*La Vache enragée*, l'autobiographie de Léo Mallet), l'auteur pourrait faire passer l'écrivain pour un simple misanthrope, ce qui n'est pas grave en soi. Il oublie de dire, pour la pleine information des lecteurs québécois, qu'à la fin de sa vie le «père» de Nestor Bur-

ma a cautionné les thèses d'extrême droite de Jean-Marie Le Pen et du Front national pour lesquels allaient toutes ses sympathies politiques. Léo Mallet ne s'en cachait d'ailleurs pas qui déclarait dans les colonnes du quotidien *Libération* en 1985:

«Les Arabes m'emmerdent, je ne les aime pas, et je les tiens tous pour des cons! Les Gitans commencent à me faire chier, parce que, eux, ils sont drôlement racistes! On se demande ce que l'on reproché à Hitler!»

Nous ne sommes pas loin des propos récents et malvenus d'un juge québécois!

D'ailleurs, la demande d'un élu socialiste de la mairie de Paris pour que l'on donne le nom de Léo Mallet à une rue du XIII^e arrondissement soulève en ce moment

même la polémique en France. Manque d'information de la part de l'auteur de l'hommage sans réserve ou aveuglement d'un admirateur de l'écrivain? Il me semble que vos lecteurs méritent de connaître toute la vérité sur Léo Mallet.

Achmy Halley
journaliste indépendant

Réplique

Monsieur, puis-je humblement vous signaler que le nom de Léo s'écrit Malet, avec un L. Pour le reste, je vous rappellerai que sur la fameuse entrevue accordée à *Libération*, le vieux Malet avait expliqué par la suite qu'elle était le fruit de son caractère provocateur et qu'elle ne traduisait pas du tout le fond de sa pensée politique. *Trufo Misto*

L'Harmattan ouvre une filiale à Montréal

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

L'éditeur et diffuseur L'Harmattan, spécialisé dans la littérature francophone hors de France, aura pignon sur rue à Montréal à compter du 1^{er} mai. Cette maison, dont le catalogue compte une vingtaine de titres, notamment en sciences humaines, ouvrira du même coup une librairie

rue Saint-Jacques.

Cette maison d'édition ouverte en 1975 lutte depuis ses tout débuts pour des idées qui lui sont chères: le soutien des mouvements de libération nationale, la défense des minorités, de la démocratie. Elle continue aujourd'hui de relever le courageux pari d'offrir une tribune aux écrivains et intellectuels du Tiers-Monde. Parmi ses zones géographiques de pré-

dilection, l'Afrique et le monde arabe arrivent bons premiers, tandis que les peuples d'Asie et d'Amérique latine sont de plus en plus considérés.

Comment expliquer l'ouverture d'une succursale à Montréal dans un climat aussi morose? Isabelle Quentin, de L'Harmattan, rappelle qu'avec la faillite de Diffusion Vermette, les libraires ne pouvaient plus s'approvisionner en titres de L'Harmattan et de la Banque mondiale de développement. C'est donc pour combler cette carence que L'Harmattan s'installe ici.

Avec des titres comme *Le Financement de la petite entreprise en Afrique* ou *Formation d'une élite paysanne au Burkina Faso*, L'Harmattan fait dans le pointu. Certains universitaires lui ont déjà reproché de privilégier la quantité de titres à leur qualité. Les éditeurs, eux, rappellent que leur préoccupation principale est de permettre l'émergence d'une littérature locale, de donner une chance, par exemple, à l'écrivain du Mozambique d'être édité et entendu.

Malgré le dynamisme de L'Harmattan, les intellectuels des pays en développement sont encore aujourd'hui très peu entendus. Selon l'UNESCO, les capacités d'édition entre monde développé et en développement demeurent très inégales. On produisait encore en 1991, selon les dernières statistiques disponibles, neuf fois plus de titres dans les pays industrialisés que dans le Tiers-Monde.

Devenez un auteur à succès!

Amusante petite enquête qu'a menée Marie-Claude Petit, du *Montréal Campus*. Il y a quelque temps, elle lisait dans un quotidien une petite annonce de «L'École de rédaction» promettant à ses étudiants de devenir des auteurs à succès en moins de trois ans. L'inscription à ce cours par correspondance, dont l'administration est basée à Ottawa, coûte 749 \$. Les statistiques de réussite? Les diplômés les plus célèbres de l'école? Secret de Polichinelle! L'auteur québécois de *best-sellers* Mark Fisher (de son vrai nom Marc-André Poissant), dont les romans ont été traduits en une vingtaine de langues, doute du sérieux de l'offre. Il soutient même que des études en littérature à l'université ne lui ont pas beaucoup apporté. Alors, auteur à succès par correspondance...

CONCOURS

Sous la couverture



LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix
Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de **swissair+**

2^e prix
Deux bons d'achats: ■1000\$ Chez **Champigny** ■1000\$ Chez **RENAUD-BRAY**

3^e prix
Les "best-sellers" de l'année offerts par les éditeurs et remis par

aussi chaque semaine, un gagnant recevra 4 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

LA LIBRAIRIE DU SQUARE et HERMÈS

LETTRES QUÉBÉCOISES

LE PAYSAN DE L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

*Gracieuseté de la librairie de la semaine:

Librairie Garneau

Les Galeries Chagnon

300, Côte du passage

Lévis (Québec) (418) 837-5538

Gagnant(e) de la semaine du 31 mars:

Madame Lucie Charest

Sillery (Québec)

SRC Télévision

LE DEVOIR

• Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

• Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:

Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage,
Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17
Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

Exceptionnellement l'émission sous la couverture sera diffusée les lundis 22 et 29 avril prochains à 23 h 48.

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Téléphone (Bur.) (Rés.) (Télec.)

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ

LES LIBRAIRIES DE LA CAPITALE

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique
2. LES AUBURES MONTRÉALES, Monique Proulx — éd. du Boréal
3. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec/Amérique
4. LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS, Michel Tremblay — éd. Leméac/Actes Sud

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, Jacques Lacoursière — éd. Septentrion (2 volumes)
2. LE CAUCHEMAR AMÉRICAIN, Robert Dole — éd. VLB
3. LIONEL GROULX ET L'APPEL DE LA RACE, Pierre Hébert — éd. Fides

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE TESTAMENT FRANÇAIS, Andrei Makine — éd. Mercure de France (prix Goncourt)
2. LE MONDE DE SOPHIE, Jostein Gaarder — éd. Seuil
3. LE LIVRE DE SAPHIR, Gilbert Sinoué — éd. Denoël
4. HYMNES À L'AMOUR, Anne Wiazewsky — éd. Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

1. ALBERT CAMUS, UNE VIE, Olivier Todd — éd. Gallimard
2. SAINT-LOUIS, Jacques LeGoff — éd. Gallimard
3. LE COMPAGNON DU DOUTE, John Saul — éd. Payot

LIVRE JEUNESSE

1. CYRUS, L'ENCYCLOPÉDIE QUI RACONTE, Christiane Duchesne et Carmen Marois — éd. Québec/Amérique (4 volumes)

LIVRE PRATIQUE

1. INTERNET, Arnaud Dufour — éd. PUF, coll. «Que sais-je?»

LE COUP DE COEUR

1. KATERINA, Aharon Appelfeld — éd. Gallimard

171, rue Rideau
Ottawa, Ontario, K1N 9P1 - (613) 241-7287

LA TÉLÉ DU WEEK-END

SAMEDI
CE SOIR
NE MANQUEZ PAS

L'AVENTURE DES COMPAGNONS DE SAINT-LAURENT

Si vous avez raté ce documentaire de Jean-Claude Labrecque, voilà une chance de vous reprendre. On y retrace, à travers des archives et des témoignages, l'histoire de la première troupe de théâtre au Québec, avec le père Émile Legault.

Canal D, 15h

CELUI QUI CHANTE

Cette émission retrace la carrière de Michel Berger à travers ses chansons et les témoignages de France Gall, Luc Plamondon, François Mitterrand, etc.

TV5, 19h30

UN CANADIEN À MOSCOU

Jacques Bissonnet poursuit ses reportages sur la vie des Russes depuis la chute du communisme. Ce soir, il nous parle des jeunes femmes russes qui se cherchent des maris à l'étranger dans l'espoir de fuir leur pays.

RDI, 19h30

HOCKEY

S'il vous faut votre hockey le samedi, vous pouvez vous tourner vers la chaîne sportive qui présente le match de l'Avalanche du Colorado, avec Patrick Roy, et des Canucks de Vancouver.

RDS, 19h30



CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

L'ENFANCE MISE À PRIX

(4) (Stolen Babies) É.-U. 1993. Drame social de E. Laneville avec Lea Thompson, Mary Tyler Moore et Kathleen Quinlan. En 1947, une travailleuse sociale de Memphis soupçonne un réseau d'adoption d'enfants de pratiques illégales.

TQS 18h

TU SERAS UN HOMME...*

(4) (This Boy's Life) É.-U. 1993. Drame psychologique de M. Caton-Jones avec Robert De Niro, Ellen Barkin et Leonardo DiCaprio. Croquant trouver en lui le modèle idéal pour son jeune fils, une divorcée se remarie avec un homme qui se révèle tyrannique et très violent.

SRC 19h30

L'ARME FATALE 2

(4) (Lethal Weapon 2) É.-U. 1989. Drame policier de R. Donner avec Mel Gibson, Danny Glover et Joe Pesci. Deux inspecteurs disparates poursuivent des truands qui se révèlent être des agents sud-africains protégés par leur immunité diplomatique.

TQS 21h

TEQUILA SUNRISE

(3) É.-U. 1988. Drame policier de R. Towne avec Mel Gibson, Michelle Pfeiffer et Kurt Russell. Une détective de la brigade des narcotiques surveille un vieil ami qui serait lié à un mystérieux criminel mexicain.

SRC 22h50

CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

LE FLIC DE BEVERLY HILLS

(4) (Beverly Hills Cop) É.-U. 1984. Comédie policière de M. Brest avec Eddie Murphy, Lisa Eilbacher et Steven Berkoff. Témoin du meurtre d'un ami, un jeune détective de Detroit se rend à Los Angeles pour trouver les coupables.

TVA 20h

ENQUÊTES INTERNES

(4) (Internal Affairs) É.-U. 1990. Drame policier de M. Figgis avec Richard Gere, Andy Garcia et Nancy Travis. Un nouvel enquêteur de la police découvre qu'un collègue est l'auteur de crimes graves.

TQS 21h

MONTY PYTHON, LE SENS DE LA VIE

(4) (Monty Python's The Meaning of Life) G.-B. 1983. Comédie satirique réalisée et interprétée par Terry Jones avec John Cleese et Michael Palin. Diverses étapes de la vie depuis la naissance jusqu'à la mort.

TQS 23h59

LA CAPTIVE DU DÉSERT*

(3) Fr. 1990. Drame poétique de R. Depardon avec Sandrine Bonnaire, Dobi Koré et Isat Koré. Enlevée par des rebelles nigériens, une jeune Française doit suivre la caravane de ses ravisseurs dans le désert.

SRC 23h15

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable.

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 (2) 4	Perfecto (2) 11	Inventions de la vie 9 Impact	Branché	Le Téléjournal	Raison Passion / Louise Roy, Robert Lafond (18:20)	Olympica	Cinéma / TU SERAS UN HOMME... (4) avec Robert De Niro, Ellen Barkin		Le Téléjournal	Nouvelles du sport (22:20)		Cinéma / TEQUILA SUNRISE (3) avec Mel Gibson, Michelle Pfeiffer (22:50)		
TVA	6 (7) 9	Québec Actualités 9 Inventions de la vie													
RC	4 (5) 6	Vidéo rock détente 8 Agenda	Interactif 13 Le Championnat des quilles	Fleurs et Jardins / Pommes colonnades: acériculture: parfait à l'étable	Le TVA	Cinéma / L'AIGLE DE FER (5) avec Jason Gedrick, Louis Gossett, fils		Cinéma / CHRISTINE (5) avec Keith Gordon, John Stockwell					Le TVA / TVA Sports / Loteries (23:44) / Pub (23:57)		
RC	15 (17) 24	Garfield et ses amis	Les Tribulations du cabotin	Les Nouvelles Aventures de Skippy	Les Contes du chat perché	Omni Science	Droit de parole	Janette... tout court / Corneau dans la fosse aux lionnes		Cinéma / ÉCHAPPEMENT LIBRE (4) avec Jean-Paul Belmondo, Jean Seberg		Points de vue (22:40)			
RC	2 (4) 16	Pub	Passion plein air	Grand Journal 18 Hebdo Sports (17:40)	Cinéma / L'ENFANCE MISE À PRIX (4) avec Lea Thompson, Mary Tyler Moore			Sonia Benezra / Maurane, Michel Rivard, Louise Forestier, Daniel Lavoie		Cinéma / L'ARME FATALE 2 (4) avec Mel Gibson, Danny Glover		Le Grand Journal (23:28)	Passion plein air (23:58)		
RC	5 (6)	Boxing			News	Busy Bodies	Hockey / Avalanche - Canucks				Saturday Report	Country Beat (22:47)	Cinéma / THE BROWNING VERSION (23:47)		
RC	8 (13)	...Player's Toyota (16:00)	Babylon 5	Championship Wrestling	Newsline	Regional...	Wheel of...	E. Now	Dr. Quinn, Medicine Woman	The Show	Home Court	Lonesome Dove	CTV News	Nightline	
RC	12				Pulse	Country Prof.	Star Trek: Voyager		Star Trek: Voyager				Pulse	Tales from...	Hard Copy
RC	8	Wide World of Sports			News	ABC News	Wheel of...	Jeopardy!	Citykids All-Star Celebration	Cinéma / ENCINO WOMAN avec Corey Parker, Jay Thomas			News	Tales from...	
RC	13				ABC News	Home Videos	Star Trek: Deep Space Nine						Baywatch		
RC	22														
RC	3	Golf / MCI Classic (15:00)			News	CBS News	Entertainment this Week	Dr. Quinn, Medicine Woman	Touched by an Angel	Walker, Texas Ranger			News	Hercules	
RC	8						Wheel of...	Jeopardy!					Pub (23:35)		
RC	5	Basketball NBA / Pacers - Bulls (15:30)				NBC News	Home Improv.		Malibu Shores	Hope & Gloria	Home Court	Sisters		Saturday Night Live	
RC	10						Inside Edition	Siskel & Ebert							
RC	33	Marcia Adams	Best of Kerr	Frug. Gourmet	Lawrence Welk Show	Austin City Limits	Keeping Up Appearances	Pole to Pole		Cinéma / I VITELLONI (3) avec F. Interlenghi, F. Fabrizi					
RC	57	Malone	Washington	Wall Street	...Previews	Inside Albany	Arts Auction 57								
RC	6	Batman &...	Bugs Bunny & Tweety Show		News	Focus Ontario	Jake and the Kid	Myster. Island	Red Green	Jag		The Marshal	Global News	Saturday Night	
RC	24	Bananas	Today's Spec.	Wildside	Pumped!	McManus	National Geographic	Cinéma / THE TROUBLE WITH HARRY (3) avec S. MacLaine	Conver. (22:05)	Cinéma / MR. AND MRS. SMITH (4) (22:15)					
RC	TSN	Wk Baseball	Indy Lights	Hockey Week	World of Golf	Sportsdesk	NHL Sat. Night	Boxe / Mike Tyson - Frank Bruno				Sportsdesk			
RC	RDS	La Série Baseball / 9e manche (15:30)				Sports 30		Hockey / Avalanche - Canucks				Sports 30	Billard		
RC	TV5	30 Millions...	Journal suisse	Visions/Gour.	Thalassa		Journal FR2	Celui qui chante		Aura tout vu!	Bon Week-end	Journal	Visions...	Géopo. (23:15)	
RC	CF	Ma sorcière...	Radio Enfer	Studio Techno	Hartley... / Studio (18:45)	Mégabogues	Ciel d'Afrique								
RC	MP	Musique vidéo (13:00)	VoxPop		Perfecto	Fax	Cimetière CD	ConcertPlus / Radiohead Live	Musique vidéo	Bouge de là			BlackOut		
RC	MM	British Airways II (16:00)		Rock & Roll Revolution	British Airways II	1996 Brit Awards (19:55)	British Airways II						Brit Pop Now		
RC	SE	Le Village des damnés (15:40)	Le Septième Étage (17:20)		Crooklyn			Pendant ton sommeil					Le Couloir de la mort (22:45)		
RC	YTV	Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Squawk Box	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Video &...	Cinéma / BILLIE (5) avec Patty Duke, Jim Backus		Super Dave...	Dog House		
RC	TVI		La Bande...	Jeux Safari	Miroir, Miroir	Watatatow									
RC	RDI	Bul. de santé	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	Box-office	Griffe	Monde ce soir	Un Canadien...	Reportages / Gardiens de l'Ayatollah	Le Téléjournal	Scully renc.	Enjeux / D'argent et d'eau fraîche	Ed. Week-end	Branché	
RC	D	Ray Bradbury	Grands Crimes du XXe siècle	Samedi de rire	Ray Bradbury	Le Goût du monde	Biographies: J. Edgar Hoover	Histoire du bas de nylon	En rappel: Yvon Deschamps	Navarro / Enlèvement demandé					

DIMANCHE
CE SOIR
NE MANQUEZ PAS

HOCKEY

Troisième match de la série Canadien-Rangers, au Centre Molson.

Radio-Canada, 15h

DÉCOUVERTE

Les recherches menées sur la mélatonine, une pilule miracle qui aurait toutes les qualités. Aussi, la biologie du saumon.

Radio-Canada, 18h15

SERVICES SECRETS

Première de quatre. L'auteur Albert Pallascio anime cette série sur l'histoire des services secrets américains et de leurs agents. De Lincoln à Roosevelt, nous apprendrons que les tâches de ces héros secrets ont bien évolué.

Canal D, 20h

THE PASSIONATE EYE

Cinq femmes qui ont grandi dans les années 60 comparent la réalité de leur vie avec la vie dont elles rêvaient lorsqu'elles étaient jeunes filles.

Newsworld, 20h



CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

LE FLIC DE BEVERLY HILLS

(4) (Beverly Hills Cop) É.-U. 1984. Comédie policière de M. Brest avec Eddie Murphy, Lisa Eilbacher et Steven Berkoff. Témoin du meurtre d'un ami, un jeune détective de Detroit se rend à Los Angeles pour trouver les coupables.

TVA 20h

ENQUÊTES INTERNES

(4) (Internal Affairs) É.-U. 1990. Drame policier de M. Figgis avec Richard Gere, Andy Garcia et Nancy Travis. Un nouvel enquêteur de la police découvre qu'un collègue est l'auteur de crimes graves.

TQS 21h

MONTY PYTHON, LE SENS DE LA VIE

(4) (Monty Python's The Meaning of Life) G.-B. 1983. Comédie satirique réalisée et interprétée par Terry Jones avec John Cleese et Michael Palin. Diverses étapes de la vie depuis la naissance jusqu'à la mort.

TQS 23h59

LA CAPTIVE DU DÉSERT*

(3) Fr. 1990. Drame poétique de R. Depardon avec Sandrine Bonnaire, Dobi Koré et Isat Koré. Enlevée par des rebelles nigériens, une jeune Française doit suivre la caravane de ses ravisseurs dans le désert.

SRC 23h15

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable.

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 (2) 4	Hockey / Canadiens - Rangers (15:00)		Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Les Beaux Dimanches / Le Show de l'École nationale de l'humour		Cinéma / HALFAOUINE L'ENFANT DES TERRASSES (3) avec Selim Boughedir, Mohamed Driss		Le Téléjournal	Le Point (22:20) / Nouvelles du sport (22:45)		Cinéma / LA CAPTIVE DU DÉSERT (3) avec Sandrine Bonnaire, Dobi Koré (23:15)		
TVA	6 (7) 9	Automag Plus 5 Interactif	Vins et Fromages	Les Dinosauriens 13 Festival western St-Quentin	Le TVA	Chacun son tour	Drôle de vidéo	Cinéma / LE FLIC DE BEVERLY HILLS (4) avec Eddie Murphy, Lisa Eilbacher		Le TVA / L'Événement (22:18)	TVA Sports (22:39)	Loteries / Complément marteau (23:05)	Finances (23:34)		
RC	4 (5) 6														
RC	15 (17) 24	Cinéma / DOT ET LE KANGOUROU (4) Dessins animés (16:00)	Albert, le 5e mousquetaire	Zap		Les animaux ont aussi un sexe	Vivement dimanche! / Portrait de Sam Borenstein	Plaisir de lire (21:05)	Cinéma / LES MOTS PERDUS (5) avec Rita Dell, Myriam Belhadji (21:35)		Retour à Samarkand (23:10)				
RC	2 (4) 16	Pub	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Écoute-moi / Le Québec, en amour avec l'humour	Arcand / Georges Whelan	Taxi	L'Heure JMP		Cinéma / ENQUÊTES INTERNES (4) avec Richard Gere, Andy Garcia		Le Grand Journal (23:29)	Cinéma / MONTY PYTHON... (23:59)		
RC	30 (35) 49														
RC	5 (6)	Hockey / Canadiens - Rangers (15:00)		Magical World of Disney	The Nanny	Hockey / Blues - Maple Leafs					Sunday Report	Venture (22:56) / Nation's (23:23)	Sunday Night	Sunday News	
RC	4														
RC	8 (13)	Basketball NBA / Magic - Hornets (15:00)		Newsline	Family Play.	Funnest Home Videos	The New Adventures of Superman		Cinéma / HARVEST OF FIRE avec Patty Duke, Lolita Davidovich		CTV News	Nightline			
RC	12														
RC	8	International Skating Challenge (15:00)	A Passion to Play	News	ABC News					Cinéma / THE ROOKIE (5) avec Clint Eastwood, Charlie Sheen			News (23:28)		
RC	13														
RC	22				ABC News	Home Videos									
RC	3	Golf / MCI Classic (15:00)			CBS News	M*A*S*H	60 Minutes	Touched By an Angel		Cinéma / HARVEST OF FIRE avec Patty Duke, Lolita Davidovich		News / Sein... (23:45)	News	Pub (23:35)	
RC	8														
RC	5	Basketball NBA / Magic - Hornets (15:00)		Pub	NBC News	Dateline NBC	3rd Rock from the Sun	NewsRadio	Mad About You	Frasier	Law & Order		Sightings		
RC	10														
RC	33	Adam Smith	Legendary Trails	All Creatures Great & Small	Wild America	Naturescene	Nature / Warts & All	Bramwell (3/4)	Messen. from Moscow (3/4)		Chandler & Co.				
RC	57	Burt Wolf	Victory Garden	Today's Ed.	Ghostwriter	Arts Auction 57									
RC	6	Video Pen Pals	Bugs & Tweety Show	News	Sportsline	60 Minutes	3rd Rock...	Simpsons	Mad About...	Frasier	The "X" Files	Global News	Sportsline		
RC	24	Battle. (16:00)	Imagineiland	Press Gang	Cinéma / SABRINA (4) avec A. Hepburn, H. Bogart	Heartbeat / Wild Thing	Inside the Line	The Best of Studio 2				Allan Gregg	View from...		
RC	TSN	Hockey / Flyers - Lightning (14:30)			Sportsdesk	NHL Playoff	NASCAR / Goody's 500					Hockey Midget / Air Canada Cup			
RC	RDS	Int. de France athlétisme (15:30)	Ski / Nationaux Jeep Eagle	Sports 30	Planche neige	Gala du sport	NASCAR / First Union 400		Superstars WWF		Sports 30	Mag. olymp.			
RC	TV5	Monde (15:30)	Journal suisse	Visions/Gour.	L'École des fans	Journal FR2	Faut pas rêver	Bouillon de culture	7 sur 7 (21:40)		Journal	Visions	Savoir... (23:15)		
RC	CF	Ma sorcière...	...petite peste	Covington...	Animatement	Max Glick	Marshall et...	Salty							
RC	MP	M. vidéo (13:00)	Flashback		Fax										

LES ARTS

ARTS VISUELS

Un mariage plus ou moins réussi

PEINDRE À MONTRÉAL, 1915-1930
Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille, Québec
Jusqu'au 5 mai

JENNIFER COUËLLE

Ils s'appelaient Ernest Aubin, Élisée Martel, Jean-Onésime Legault, Narcisse Poirier, Joseph-Octave Proulx, Joseph Jutras, Jean-Paul Pépin et Onésime-Aimé Léger. Ils sont nés à la fin du siècle dernier et ont peint Montréal, son tissu urbain, ses terres et ses environs durant les années 1920. Chevalet à l'épaule et couleurs dans les bras, ces copains ont fait du domaine boisé de la montagne Saint-Michel, auquel ils ont emprunté leur nom de bannière, un de leurs sites de prédilection. En place jusqu'au début du mois prochain au Musée du Québec, avant de prendre la route

pour Lennoxville, Montréal, La Malbaie et Kleinburg, en Ontario, l'exposition *Peindre à Montréal, 1915-1930. Les peintres de la montagne Saint-Michel et leurs contemporains* nous offre l'occasion de découvrir un épisode méconnu de l'histoire de l'art du Québec. Elle nous révèle ce que la «grande» histoire de l'art a laissé aux champs en cours de récit.

Conçue par le professeur d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) Laurier Lacroix, produite par la galerie de l'UQAM et redevable, notamment, à Estelle Piquette-Gareau, instigatrice du projet de recherche qui lui a donné le jour, cette exposition donne à voir une centaine d'œuvres réalisées par plus de quarante artistes. Outre le lieu et l'époque, c'est la couleur — tantôt franche, tantôt lumineuse et parfois même aventureusement acidulée — qui fait ici le pont. Car entre les nombreuses pochades et les toiles de petites et moyennes dimensions des peintres de la montagne et les œuvres de leurs co-exposants, il y a un monde. En fait, il y en a plusieurs.

On nous sert tout d'abord les très modestes paysages à la facture le plus souvent impressionniste ou hachurée d'un parc Lafontaine dans la boue du printemps, d'une rivière des Prairies avec pont, d'une maison sous les arbres, d'une vieille église et encore. Réunis presque tous dans la première des deux salles consacrées à cette exposition, ils sont signés par le groupe de la Montée. Et aussi bien le dire tout de suite, si certains de ces peintres, Narcisse Poirier le premier, sont

plus accomplis que d'autres, il reste que d'un strict point de vue esthétique, leur art, quoiqu'honnête, demeure mineur. En soi, cela pose problème dans le contexte d'une exposition qui passe les portes d'une musée. Mais bon, puisque l'histoire — même celle de l'art — se nourrit aussi à coup de sociologie, à l'abri du jugement esthétique, cette réconciliation historique avec un nouau d'artistes ayant œuvré côte à côte des années durant dans une même passion de représenter la nature sur le vif eût été un dessein appréciable. Un dessein certes modeste, plutôt dans la lignée des Maisons de la culture que des grands musées, mais non sans intérêt.

Heureusement, un havre

Cependant, l'ambition de cette exposition est telle qu'au-delà des huit de la montagne, nous avons droit au portrait éclaté de la gamme presque complète des artistes qui peignaient à Montréal entre 1915 et 1930... C'est dire qu'on se frotte à une panoplie d'œuvres aussi disparates qu'un nu édulcoré de Charles Maillard — professeur à l'École des beaux-arts de Montréal qu'il dirigea à partir de 1925 —, une croutée de jeune reine d'après Velasquez de Marguerite Lemieux, la vieille tante aux mains nouées à la Kokoschka de Hal Ross Perrigard, une vue toute géométrique du port de Montréal de Mabel May, un portrait limpide de jeune garçon de Suzor-Côté, un paysage en dégel au ciel symboliste de Cullen et des arbres s'élevant à n'en plus finir de Marc-Aurèle Fortin. En revanche, il est



Le vieux magasin, huile sur panneau de bois (14,1 par 18 centimètres), d'Ernest Aubin.

ici une cimaise qui à elle seule fait l'exposition — du moins, à partir du moment où l'on ne parle plus exclusivement des peintres de notre école de Barbizon à nous, mais de la production montréalaise des années 1920 en général. Considérant le parcours alambiqué de l'ensemble de cette présentation, ce mur est un havre de cohérence stylistique et, mieux encore, de pur accomplissement.

On y retrouve les portraits saisis sants aux larges plages colorées et aux découpes angulaires des Lillias Torrance-Newton, Edwin Holgate, Prudence Heward et John Lyman.

En somme, on eût souhaité que cette exposition ne se contente pas d'être la simple illustration des fruits d'une recherche historique. Il y aurait eu lieu ici de cibler, de décanter, avant de s'afficher au musée et aux yeux de ses publics multiples. Car si la tranche d'histoire complexe et cosmopolite encore relativement peu défrichée de la société montréalaise des années 1920 mérite qu'on s'y attarde — et cela, le catalogue éclairant qui accompagne l'exposition en discute avec brio —, ce n'est pas dit pour autant que le mariage entre tout un chacun de ses tenants artistiques soit des plus heureux. L'histoire de l'art, il faut croire, a ses raisons que les expositions ne connaissent pas...



Affiche de l'exposition des peintres de la montagne Saint-Michel de 1941, de J. O. Legault.

En collaboration avec LES BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal

BERLIN
À la découverte des musées de Berlin animé par Mme Monique Gauthier du 27 mai au 7 juin 1996
3189,00 \$ p.p. occ. double

AU PAYS DES DUCS DE BOURGOGNE
animé par Mme Marie Claude Deprez Masson du 30 mai au 12 juin 1996
2998,00 \$ p.p. occ. double

Information et réservations: CAP (514) 728-4553

JEAN McEWEN

«Exposition en Montérégie» du 21 avril au 20 mai

Vous êtes cordialement invité au vernissage dimanche le 21 avril de 13h à 17h

CENTRE D'ART OZIAS LEDUC
1090 chemin de la Montagne
Mont St-Hilaire (sortie 115 de la route 30) (514) 446-1137

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION
WALTER BACHINSKI
se poursuit jusqu'au 25 avril
1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT
TEL.: (514) 933-4406
*Lundi au samedi 10h00 - 16h00 dimanche 12h30 - 17h30

François Vincent
Cahier brouillon
Jusqu'au 8 mai
Galerie Estampe Plus
49, rue Saint-Pierre, Québec (418) 694-1303

EXPOSITION **ANDRÉ PITRE**

Vernissage dimanche le 21 avril 1996 à 14h00. Jusqu'au 3 mai.

Pré-vente : samedi le 20 avril 1996 de 11h00 à 17h00

GALERIE Clarence Gagnon
1108, Laurier Ouest, Outremont Rens.: (514) 270-2962
Du mardi au vendredi: 11h à 18h Samedi: 11h à 17h Dimanche: 14h à 17h

riopelle
les plus belles estampes 1966-1995

En primeur à la galerie **Riopelle, la biographie** par Hélène de Billy, Éditions Art Global

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark, Montréal, (514) 849-1165
Du mardi au samedi de 10 h à 17 h 30

JEAN-PAUL JÉRÔME

OEUVRES RÉCENTES
«LE TEMPS MURAL»
JUSQU'AU 4 MAI

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
TEL.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30, le samedi de 10 h à 17 h

Dons exceptionnels au Musée des Arts décoratifs de Montréal

Anti-Design : Œuvres choisies d'Ettore Sottsass et de Gaetano Pesce

Sculptures de verre de la Collection Louise et Laurette D'Amours

Du 30 mars au 26 mai 1996

Musée des Arts décoratifs de Montréal
coin Pie IX et Sherbrooke
(514) 259-2575

Venez au Musée des beaux-arts de Montréal découvrir la face cachée de Modigliani. 373 dessins, précieusement conservés par le Dr Paul Alexandre, vous feront découvrir un visage captivant et surtout inconnu de la vie et de l'art de ce grand artiste. Montréal est la seule étape nord-américaine de cette exposition qui a déjà attiré près d'un million de visiteurs. Vous avez jusqu'au 28 avril pour profiter de ce tête-à-tête très intime avec Modigliani.

Modigliani avait plusieurs visages

DERNIÈRE SEMAINE

modigliani inconnu
dessins de la collection Paul Alexandre jusqu'au 28 avril 1996

Credits: Amedeo MODIGLIANI, tête de femme de face avec chignon, collies, boucles d'oreilles (à gauche); tête de profil (en haut à droite); tête et épaules de face avec frange (en bas à droite); *Marot, Bruxelles *Photographie H. Maertens, Bruges * Ozias LEDUC, l'enfant au pain, 1892-1899, Musée des beaux-arts du Canada * 1996 Ozias Leduc/Art Deco d'André Inc. * Stephan BALEZNOVIC, Petit homme sur une girafe, 1990, Galerie von Braunbehrens, Munich; * Édouard BALDIUS, Le pavillon de Rohan (Nouvelle Louvre), vers 1855, Musée des beaux-arts du Canada.

Quatre expositions, un seul billet

À l'achat de votre billet pour l'exposition **Modigliani inconnu: 373 dessins de la collection Paul Alexandre**, vous aurez accès gratuitement aux trois autres expositions:

Ozias Leduc: une œuvre d'amour et de rêve vous permet de découvrir un artiste de la lumière trop longtemps resté dans l'ombre (jusqu'au 19 mai).

De la lumière à l'image: la photographie, épreuves et impressions explique les différents procédés d'impressions en 70 photos-phases (jusqu'au 26 mai).

Stephan Balkenhol: sculptures et dessins vous présente un jeune artiste qui réinvente la sculpture sur bois avec humour et audace (jusqu'au 26 mai).

Sous l'influence de Magritte
«La peinture de René Magritte: un paradoxe?»
L'exposition **Magritte** sera au Musée à compter du 20 juin. Pour vous y préparer, participez à une série de quatre rencontres avec Stéphane Aquin, historien et critique d'art pour l'hebdomadaire *Voir*, autour de l'œuvre de Magritte et son influence sur l'art du 20e siècle. Les lundis 15, 22, 29 avril et 6 mai, à 13h30. Auditorium Maxwell-Cummings. Renseignements et réservations: (514) 343-6090.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi). Billets en vente aux comptoirs Admission: (514) 790-1245 ou 1 800 361-4595, 1379-1380, rue Sherbrooke Ouest. Autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia. Information: (514) 285-2000. Les mercredis soir à moitié prix sont offerts par Sprint Canada.

ARTS

EXPOSITIONS

Dis-moi ton sexe, je te dirai qui tu es...

Appropriation un jour, appropriation toujours?

FABRICATIONS
Galerie Dazibao
279, rue Sherbrooke Ouest,
espace 311-C
Jusqu'au 5 mai

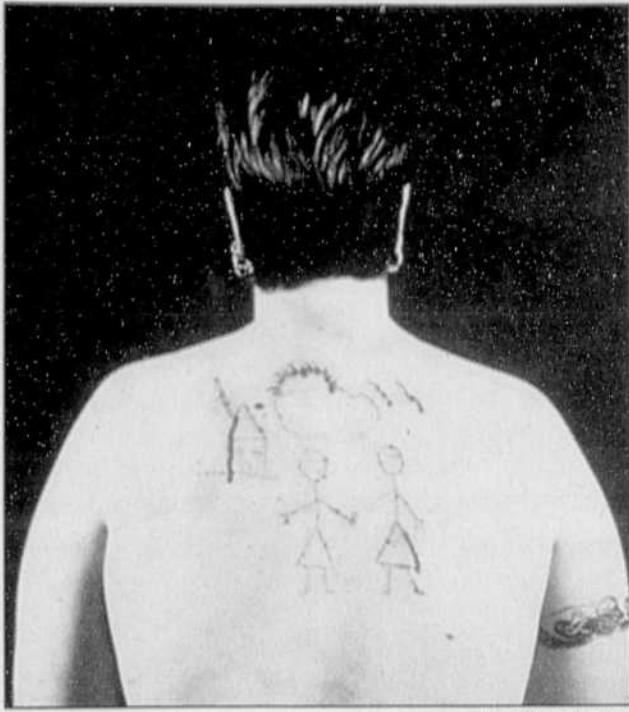
JENNIFER COUËLLE

S'il est une chose après laquelle nous courons tous et que nul ne tient assez longtemps pour faire cesser la course, c'est sans contredit l'identité. Nous sommes en mal de celle. En art comme ailleurs, l'urgence de ce besoin se vérifie. Qu'on se rappelle, par exemple, la quantité impressionnante d'expositions récentes ayant pour thème des questions d'identité ethnique, raciale ou sexuelle. À la galerie Dazibao, la tendance se maintient avec un alignement de portraits saisissants qui s'affichent comme des cartes d'identité sexuelle. Les orientations? Toutes sauf hétéro.

Produite et mise en circulation par le Toronto Photographers' Workshop, l'exposition *Fabrications* figure au nombre des cas les plus heureux de ce qui est devenue une quasi-cophonie de réflexions visuelles sur les politiques d'identité sexuelle — les *politics of gender*, comme on dit au Canada anglais et aux États-Unis, où ces considérations prirent leur envol. Car — et cela mérite d'être souligné — à travers ce fleuve de commentaires artistiques *sexually correct*, la complaisance et le nominalisme ont fait surface plus d'une fois. Sous le couvert d'un discours branché, les obsessions et revendications identitaires de tout un chacun sont parvenues à reléguer à la basse-cour l'intelligence esthétique, la communication et la volonté de sens universel. Triste sort qui, heureusement, nous est ici le plus souvent épargné.

Théatralité et authenticité

Regroupant près de trente photographies couleur de dimensions variées des Torontois Hamish Buchanan et David Rasmus et de l'Américaine Catherine Opie, *Fabrications*, qui fut préalablement présentée à Toronto et à Regina et qui sera remontée à Londres après sa diffusion montréalaise, nous



SOURCE DAZIBAO

L'une des œuvres déroutantes de Catherine Opie.

confronte à la reconnaissance de l'existence de réalités sexuelles «autres». C'est-à-dire celles «qui ne trouvent pas leur réflexion dans les miroirs de la représentation hétérosexuelle dominante», écrit Kim Fullerton dans l'opuscule qui accompagne l'exposition.

C'est d'ailleurs précisément la question toute simple d'existence qui donne l'heure juste à cette présentation. Une existence réelle plutôt que théâtrale ou, si l'on veut être plus juste — considérant le contenu des images et le titre même de la manifestation —, une théatralité qui, au-delà de la pose ou de l'affect, sous-tend de l'authenticité. Car la panoplie de corps et de visages mâles et femelles qui se prêtent ici à la suggestivité, au déguisement, au travestissement, jusqu'à la mutilation, se gardent, pour la plupart, de se complaire dans des rôles. Ils réussissent à nous convaincre que les «jeux» auxquels ils se livrent ne sont rien de moins qu'une représentation de leur réalité. Une réalité qui se joue des archétypes sexuels pour mieux se libérer de leurs moules.

Parmi ces chairs qui, toutes, proviennent des communautés gai, lesbienne et transsexuelle que fréquentent les trois artistes, ce sont celles que représente Opie — l'une des participantes à la mère des expos salées, la très française *Féminin-Masculin: le sexe de l'art* présentée au Centre Georges-Pompidou l'automne dernier — qui relatent le fait d'être *queer* avec le plus grand impact. Contre des fonds floraux aux bleus et verts saturés, deux femmes lesbiennes au crâne rasé nous tournent le dos. L'une nous montre une nuque tatouée en lettres gothiques du mot *dyke*, tandis que l'autre (un autoportrait), avec son torse perlé de sang d'une incision encore chaude, nous donne des sueurs froides. La blessure épouse la forme d'un dessin d'enfant où deux petites filles se donnent la main devant une maison. Ailleurs, avec une pareille simplicité formelle et sur fond jaune cette fois, c'est à une suite d'images aux cadrages serrés sur des gros plans de visages de femmes à fausses moustaches que nous donne droit l'artiste. Devant cette rangée de têtes à la gar-

çonne qu'on sait être femelles et qui jouent en sus les virils sans s'en cacher — la trame plastique des bachelantes est apparente et des les portraits filent les nom tribaux de *Bo; Con; Jake; Wolfe; Whitey*, etc. —, on se bute à une prodigieuse et humoristique (pas de trop, après le coup de ciseau dans le dos...) confusion des sexes, du moins de leurs rôles.

Les autres

Outre les compositions nettes et sans planche que nous livre Opie, c'est le contact direct entre le regard de ses sujets et le nôtre (à l'exception de ses deux torsos bavards) qui rend presque impossible l'indifférence devant cette affirmation du fait de vivre sa sexualité en dehors de l'enceinte hétéro. Quant à Rasmus, ses portraits ébranlent peut-être un peu moins, mais ils partagent toutefois avec ceux de sa coexposante le dépouillement formel et les regards pénétrants des personnages mis en scène. Efficace, donc, sa série d'hommes et de femmes sexuellement équivoques qui, parés de perriquets blondes à la Cindy Sherman ou à la Castafiore et peinturlurés de maquillage blanc et de rouge à lèvres appliqué de travers, ne posent pas avec moins de sérieux pour autant. Si l'approche classique au portrait, avec, notamment, des vues de trois quarts, est ici mimée, ses atouts de séduction visuelle sont aussi encaissés.

Reste Buchanan et ses hommes voilés. Il nous perd. Montées à sec et posées sur de petites tablettes, ses photographies font dans le maniérisme tiède autant dans leur présentation que dans leur iconographie. Qu'ils soient debout ou couchés, ses hommes nus drapés de tissus translucides et jouant à l'érotisme féminin demeurent passivement factices. Leurs visages sont fermés, on ne sent ni leur réalité, ni l'exubérance de leur théatralité. Mais bon, si, dans un courant artistique où la ghettoisation sexuelle et l'autosatisfaction guettent de près les productions qui en résultent, deux artistes sur trois parviennent à nous rejoindre, c'est déjà pas si mal, non?

JENNIFER COUËLLE

Parmi les effluves de la nouvelle figuration et les cibachromes grand format, l'art des années 1980 fut aussi frappé d'une vague néo-conceptuelle de parodie fétichiste d'objets prêts à consommer. Aux États-Unis, c'était l'époque où Jeff Koons était roi et Haim Steinbach, valet. L'analogie est ironique, j'en conviens, mais il faut se rappeler leur art... Tandis que Koons s'est départi sans trop tarder de ses encaissements minimalistes d'aspirateurs Hoover pour s'en donner à cœur joie dans le royaume du kitsch — avec Pink Panther, ses semblables et la star du film porno, politicienne à ses heures, la Cicciolina, qu'il fit reine —, Steinbach, plus sage, est demeuré, quant à lui, fidèle à ses tablettes. Elles ont joué les socles pour des ballons de foot immaculés, des lampes aux pieds de chevreuil et aux abat-jour illustrés de scènes de chasse, des boîtes de savon à lessive et j'en passe.

Koons s'est tellement éclaté que c'est à peine si on en entend encore parler. Pour sa part, Steinbach, bonne presse mauvaise presse, a gardé le nord néo-Duchamp/néo-pop. Mais les années 1980, comme le fric, c'est fini. De même que le cynisme à outrance et la parodie par trop ambiguë. À quoi, alors, peut bien jouer Haim Steinbach en 1996? À une version plus sobre, plus «naturelle», plus sensible (plus années 1990,

quo), de ses étalages minimalistes d'objets appropriés. La chose pouvait se vérifier cet hiver, avec la première présence canadienne de l'artiste à la galerie d'art de York University à Toronto, et, depuis peu, à la Winnipeg Art Gallery. Sous le titre *An Archeology of Culture*, Steinbach y expose jusqu'au 10 juin une série d'épreuves du siècle dernier d'une femme qui se dévêt, d'un homme qui court et encore, signées par le gourou de la représentation photographique du mouvement, Edward Muybridge. Sous ces images, des percées dans le mur donnent à voir des rongeurs empaillés. Les photographies furent empruntées au Ydessa Hendeles Art Foundation et les spécimens animaux, au Royal Ontario Museum, tous deux à Toronto.

Doit-on comprendre que même si Jeff Koons s'est tu, même si les clins d'œil à la société de consommation sont plus *out* que *in*, tout n'est pas perdu pour les «recupérateurs» de la culture qui eurent leurs jours d'énis dans la dernière décennie? Est-ce dire qu'ils n'ont qu'à troquer la culture de masse contre celle, plus savante, de la science naturelle, par exemple? Faut-il croire que dans les années 2000, lorsque la mode taxinomique de l'art aura sans doute fait son chemin, ces mêmes artistes n'auront qu'à se réajuster, à humer l'air du temps, pour continuer *ad vitam aeternam* à s'approprier ce qui est déjà, déjà bien assez...?

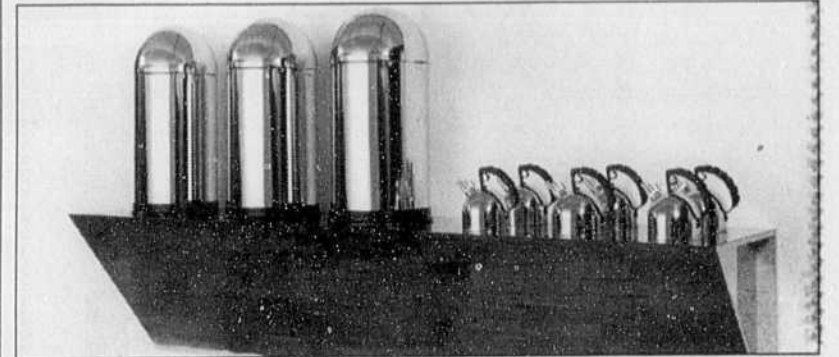


PHOTO DAVID LUBARSKY

«Beep, honk, toot», une construction de 1989 ou un Steinbach de l'ancienne manière.

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
du 9 avril au 12 mai 1996
Masques & Marionnettes
Mirbt
Une exposition de marionnettes et de masques de la collection du marionnettiste Felix Mirbt
De plus à Stewart Hall, Centre culturel de Pointe-Claire, une conférence présentée par René Magritte ou l'avènement de la poésie visible sera donnée par Madame Marine Van Hooft le mardi, 23 avril à 19h30
Bienvenue à tous
Entrée libre • Accessible par ascenseur
HORAIRE DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h
samedi et dimanche, de 13 h à 17 h

MILLY RISTVEDT
"THE COLOURED GRID"
GALERIE VERTICALE
ART CONTEMPORAIN
L'exposition se poursuit jusqu'au 26 mai 1996 • 1871 Boulevard Industriel, Laval • Mercredi au dimanche • 12h00 à 18h00 • Entrée libre • 975-1188 • Conférence de l'artiste le 25 avril à 20h • Table ronde sur les collectifs d'artistes le 21 avril à 14 h
À la Maison des arts de Laval • La galerie remercie la commission permanente de coopération Ontario-Québec, la Ville de Laval et le Conseil des arts et des lettres du Québec pour leur appui financier • La galerie est membre du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec

Les Femmeuses

Depuis dix ans, deux jours par année, l'Art se peint au féminin pluriel.

Depuis 1986, 248 femmes-peintres ont participé à l'expo-vente *Les Femmeuses*. Cette année, à l'occasion du 10^e anniversaire, 170 d'entre elles y présenteront chacune une œuvre.

Soyez de la fête!

Le samedi 27 avril de midi à 18 h
Le dimanche 28 avril de 10 h à 17 h

Pratt & Whitney Canada
1 000, boul. Marie-Victorin, Longueuil

Renseignements : (514) 647-3929. ENTRÉE LIBRE
Service de navette offert gratuitement à partir de la station de métro Longueuil

Les Femmeuses, une initiative de Pratt & Whitney Canada au profit de maisons d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence conjugale

PRATT & WHITNEY CANADA

10^e anniversaire
Une exposition unique en son genre

LE PLUS GRAND

RIOPELLE

L'HOMMAGE À ROSA LUXEMBURG

Une fresque magistrale de 40 mètres x 1,55 mètre. Une œuvre chargée d'émotion. À voir absolument, du 17 avril au 19 mai 1996.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec (418) 643-2150. Heures d'ouverture: Mardi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche: 11h - 17h45; mercredi: 11h - 20h45; lundi: fermé.
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

LE
B
B
A

FORMES

Toutes les photos, sauf celle de l'autobus, sont en réalité des images de synthèse réalisées à l'ordinateur par Labbé Designers.

Une biographie TGV L'an zéro

Naissance de Jean Labbé à Vallée-Jonction, petit village bucolique de la vallée de La Chaudière, en plein cœur de la Beauce.

L'âge de la majorité

À 18 ans, il entre au Studio 437 de Québec, une école privée spécialisée en art et dessin. C'est le déclic. Il a trouvé sa voie. Trois ans plus tard, il en sort armé d'un diplôme en dessin industriel.

Le premier boulot

Dès sa sortie du Studio 437, Jean Labbé est engagé par Prévost Car pour dessiner les manuels de pièces d'autobus. Six mois plus tard, il est en charge de tout ce qui relève des publications techniques et, petit à petit, aux côtés du designer Jean-Paul Turgeon, il s'initie au métier. Il y restera jusqu'à son départ pour l'Université de Montréal, en 1977.

L'école de design

Armé d'une imagination débordante, d'un sens du détail et de l'analyse, il s'inscrit en design industriel à l'Université de Montréal. Il consacrera une partie de son temps à l'étude de sièges de toutes sortes. Son projet de fin d'études, un fauteuil roulant conçu pour améliorer la qualité de vie des enfants atteints de dystrophie musculaire, lui vaut deux prix d'excellence, l'un à Houston et l'autre à Mexico. Sa carrière de designer est dorénavant assurée.

L'Art Center College of Design

Désireux d'aller encore plus loin, Jean Labbé part pour Pasadena, en Californie, en 1982. Il fréquentera pendant deux ans, à titre de designer de pointe, la section Transportation Design de l'Art Center College of Design, l'une des écoles les plus avant-gardistes et les plus exigeantes au monde. Lors de son passage en Californie, une période qu'il qualifie de difficile et d'extraordinaire, il réalise entre autres l'auto de course Formula Ford, série Jim Russel, et une toute nouvelle famille de jeps pour le consortium Renault/American Motors.

De retour au Québec

Quelques jours à peine après son retour au Québec, Bombardier fait appel à ses services. Il devient alors directeur du design au sein de la société. Il réalise d'abord pour Expo 86 quatre véhicules, représentant les différentes divisions de la compagnie, présentés au pavillon du Québec à Vancouver, puis le BR-400+, un véhicule chenillé conçu pour l'entretien des pentes de ski (prix d'excellence en affaires du Canada en 1990), le monorail de Disney World, pour ne nommer que ces réalisations.

Labbé Designers

En 1987, Jean Labbé quitte Bombardier pour fonder son propre studio de design, Labbé Designers et associés inc. Il poursuit cependant sa collaboration avec la firme, qui lui accorde un nombre important de contrats: ceux du futur métro haute technologie de New York et, plus récemment, de l'American Flyer comptent parmi les plus prestigieux. Tout en signant ces réalisations flamboyantes, il élargit son cercle de relations. Pour Procycle inc., il imagine ainsi un nouveau type de bicyclette, à peinture; pour la Corporation Novabus, il innove avec le tout premier autobus à plancher surbaissé en Amérique du Nord.

La vie à 250 km/h

ANDRÉE MARTIN

Le père de l'American Flyer, le futur train à grande vitesse d'Amtrak, du nouveau métro de New York, du train de banlieue Montréal-Deux-Montagnes et du futur autobus à plancher surbaissé de Novabus (et j'en passe) vit tout simplement à 250 km/h. Son cerveau de créateur ne semble jamais s'arrêter. En véritable passionné des transports, de dessin, mais aussi des habitudes, des goûts et du bien-être actuel et futur de l'être humain, il imagine de nouvelles formes de vélo, des sièges mieux adaptés, des trains conjuguant esthétique et confort, des autobus universels. À chaque projet naît un concept original, à la fois bien ancré dans le présent et toujours orienté vers l'avenir. Sa démarche témoigne d'une pensée évolutive où les idées, la recherche continue, l'expertise et le grand amour du métier ont constamment été synonymes de succès.

Une approche intégrée

Demeurer attentif au monde et concevoir des produits répondant véritablement aux besoins multiples du consommateur ou de l'utilisateur, voilà la philosophie de travail de Jean Labbé. «Ma motivation première, c'est de créer des choses que les gens vont aimer. Ce qui m'intéresse, c'est d'imaginer un produit à l'image de l'utilisateur. Cette approche nécessite beaucoup d'attention et une connaissance des différents styles.» Labbé imagine toujours les objets dans leur totalité, en plus de leur accorder le temps nécessaire de maturation. Chez lui, chaque projet est pensé et repensé. Des centaines d'esquisses sont produites et mises en forme de ma-



Le train qui roule plus vite que son ombre

Avec ses lignes fluides, son nez d'aigle, son mariage de gris et de bleu métallisés, sa radio et ses prises de courant intégrées aux accoudoirs des sièges, ses espaces aménagés pour les affaires incluant téléphone, télécopieur, photocopieuse, l'American Flyer circulera à 250 km/h dans le corridor Washington-New York-Boston.



Enfin, un autobus moderne au Québec

Il a une tête sympathique et une petite allure naïve. En regardant le Nova de face, on a presque l'impression qu'il nous sourit. Sa grande fenêtre frontale et ses panoramiques de côté en font un autobus invitant, clair et convivial, tout en optimisant le champ de vision des passagers et du conducteur. Mais le plus intéressant de cette nouvelle génération de véhicules est son aspect universel. Ainsi, avec son plancher surbaissé, finies les marches trop hautes pour les personnes âgées ou à mobilité réduite, les tout-petits et les mamans avec leur poussette. Enfin un autobus qui pense un peu à nous. À voir bientôt dans les rues de Montréal et de Laval.

nière à stimuler l'œil et l'imagination, voir les forces de l'objet à réaliser, en corriger les lacunes et même méditer sur le pourquoi du comment de ses différentes composantes. «Le design est une recherche d'équilibre entre les éléments esthétiques, ergonomiques et les autres composantes. Pour moi, il y a le style du produit, qui correspond à celui d'une population, mais il y a aussi sa fonction, sa raison d'être. La première étape de toute réalisation est celle où l'on cherche à comprendre les grandes tendances et le marché auquel le produit s'adresse. Ensuite, on doit bien saisir la philosophie du client. Cependant, il ne doit pas avoir un aspect qui prenne le dessus sur les autres. C'est un tout, et c'est l'ensemble de cette recherche qui rend un produit plus intéressant qu'un autre.»

En moins de dix ans, son studio de design spécialisé en transport, Labbé Designers et associés inc., est devenu l'une des sociétés québécoises de design industriel les plus en vue. Et pour cause. Les contrats du nouveau métro de New York, de l'autobus à plancher surbaissé de Novabus, ainsi que celui décroché récemment par Bombardier pour la réalisation de l'American Flyer, obtiennent que les médias ont souligné en nouvelle, confirment la force et la viabilité de l'approche de cette firme. «Pour moi, le plus important, à part la qualité, est de conserver intégralement l'esprit d'un produit.» Chez Labbé Designers, le mérite passe d'abord et aussi par l'intégrité.

Penser aujourd'hui pour demain

La spécialisation — et la grande passion — de ce designer-né est le design de pointe. Pour lui, tout objet, ou tout mode de déplacement (vélo, auto, etc.), doit toujours être pensé en fonction de l'avenir. Chacun de ses projets nous vient du futur, tout en proposant une solution à un, voire à plusieurs problèmes actuels. Sa philosophie s'inspire de centres de recherche où, déjà, pour l'automobile, est imaginée la voiture de l'an 2010. De cette démarche sont aussi issus des prototypes futuristes comme l'Autoneige Ski-Doo 2000 conçu pour la firme Bombardier — une petite coquille jaune dans laquelle le conducteur pourra se promener, en sécurité et à la chaleur, à travers nos étendues enneigées — et l'ERA III (Electronic Recreative Autoguide), une vision étonnante de la troisième ère de l'automobile, ère où des engins autoguidés se déplaceront sous terre avec la fluidité de l'eau. Nous n'en sommes peut-être pas encore là, mais c'est toujours permis d'y penser.

Des prototypes virtuels

Constamment tourné vers le nouveau, Jean Labbé a tout naturellement été amené à imaginer pour ses clients — d'abord Procycle, puis Bombardier — des prototypes virtuels, des outils informatiques permettant la visualisation en trois dimensions d'un produit à réaliser. L'idée

initiale-était de sauver à la fois temps et énergie tout en présentant des modèles virtuels d'un prototype réel dont on visualise, entre autres, la forme, le style, les proportions, la couleur. Utilisant l'animation par ordinateur, recourant à la magie des effets spéciaux du cinéma (pensons au Parc jurassique et à ses tyrannosaures virtuels), le prototype informatique permet au client d'animer le futur objet, de le visiter et même de le modifier. En plus de diminuer à la fois les coûts et le temps de développement d'un projet, en plus d'inclure un processus évolutif dans la mise en place d'un nouveau produit, le recours au virtuel permet d'amorcer la promotion et la vente sans avoir à attendre la réalisation d'un modèle manufacturé. Mis en présence d'un de ces prototypes, d'un réalisme à s'y méprendre, Amtrak a accordé le contrat de son futur train à grande vitesse au consortium Bombardier-Gec Alstom plutôt qu'aux géants européens qui, eux, présentaient de vrais trains.



Le prêt-à-porter du vélo

Avant lui, on achetait un vélo à peu près à notre taille, mais pas à notre goût, ou bien à notre goût, mais rarement à notre taille. Avec l'arrivée sur le marché des nouveaux cadres conçus par Labbé Designers, des cadres sans âge et sans sexe, il est maintenant possible de choisir la peinture de notre bicyclette, comme pour un t-shirt ou un chemisier. Imaginée pour Procycle, le plus important fabricant de vélos au Canada, cette nouvelle génération tient dorénavant compte non seulement du rapport guidon-siège mais aussi du rapport siège-sol. Cela évite tout simplement les douloureux accidents lorsqu'il faut, en urgence, poser les pieds sur le sol.

IDÉ

Rappel: appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 1

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui possè-

dent un service intégré de design et vise particulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de

design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur industriel; à la mode; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme.

Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

Contributions maximales :
50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.
Réception des formulaires de proposition :
du mercredi 13 mars au mardi 23 avril 1996, avant 16 heures.
Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h, à l'Institut de Design Montréal.

Erratum : dans le texte du 23 mars dernier, il aurait fallu lire qu'Ergodent Inc. et le designer Christian Rioux réaliseront un projet pour le développement et la production d'unités de support opératoire pour le domaine dentaire (mobilier dentaire spécialisé).